

L'ÎLE OÙ LES HOMMES
IMPLORENT

JIL SILBERSTEIN

L'ÎLE OÙ LES HOMMES
IMPLORENT

Chronique d'un désastre amorcé

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Pour les citations de *Nous n'avons qu'une seule terre*
de Paul Shepard (trad. B. Fillaudeau)
© Éditions Corti, 2013
© 2019, Les Éditions Noir sur Blanc

ISBN: 978-2-88250-544-6

*L'univers, de nouveau, s'ouvrait devant nous ;
c'était le champ de notre quête.*

Herman MELVILLE

*De ce point de vue, et parce que tout cela jouera
un rôle dans le destin climatique de notre pla-
nète, le doute, l'incertitude et l'ignorance sont
devenus bien plus que ce qu'ils étaient dans
les siècles passés. Ce ne sont plus seulement des
instruments de pouvoir et de domination. Ils
sont devenus des forces capables de modeler la
face du monde.*

Stéphane FOU CART

*Il ne s'agissait pas de se perdre pour trouver,
se perdre est ce qu'il fallait trouver.*

Alain GALATIS

Pour Roberto Calasso,
dans le « courant des histoires mythiques »

Prologue : Retour à la forêt

Deux autres années s'étaient enfuies. Deux ans d'un labeur assidu brassant lectures, voyages, rencontres, synthèses et remises en question. Or tout cela pourquoi ?

Même à présent (« à présent d'autant plus » !), je ne saurais le dire avec certitude – crédule marionnette que je me fais l'impression d'être. Ou tout au moins : que mon esprit me fait l'impression d'être en regard du tout infiniment plus vaste et intuitif que d'aucuns nomment « le corps ». Un corps que, dans ses Leçons sur Tchouang-tseu, le sinologue et philosophe Jean-François Billeter définit comme « la totalité des facultés, des ressources et des forces, connues et inconnues de nous, qui portent notre activité ». Autrement dit : un corps porteur des « formes d'activité plus entières, alimentées par des sources plus profondes ».

Une fois de plus, il m'en faut revenir au printemps 2011, époque où j'achevais de donner forme à La terre est l'oreille de l'ours, ce « journal en forêt » à l'aide duquel, à près de soixante ans, je m'étais efforcé – à coups de notations nourries par randonnées, lectures, réflexions et réminiscences – de mieux saisir ma place au sein du vaste ensemble qu'est le Vivant. D'un confluent où sciences de la terre, spiritualité, approche environnementale, psychologie et poésie mêlent leurs eaux... inextricablement.

Début avril, un appel me parvenait de Roumanie. Les Kaiserman ! Réalisant alors l'aisance avec laquelle mes tâtonnements des trois dernières années m'avaient conduit à négliger ces amis pourtant chers,

je décidais d'aller les retrouver à Iași, l'ancienne capitale de la principauté de Moldavie. Une ville dans laquelle, au début du XIX^e siècle, mes ancêtres paternels, originaires de Galicie, étaient venus s'établir. Or il se trouve qu'au moment de mon arrivée la communauté juive à laquelle appartiennent Miriam et Pincu Kaiserman s'apprêtait à commémorer les soixante-dix ans d'un pogrome d'une sauvagerie telle qu'entre le 28 et le 30 juin 1941 quelque treize mille Israélites étaient assassinés – parmi lesquels des proches ou des intimes de mes amis.

Foudroyante irruption d'un passé propre à couper le souffle. M'y soustraire ? Impensable !

En avait résulté ce qui devait vite revêtir une forme obsessionnelle : le besoin d'approcher les causes d'une orgie meurtrière à laquelle une significative part de la population de Iași avait pris part... toutes classes confondues. Car enfin, qu'était-il advenu ? Une « éclipse de la raison », comme de nombreux Roumains voulaient encore le croire ou le laissaient entendre ? Une opération orchestrée par le Troisième Reich avec lequel le maréchal Antonescu, chef du gouvernement roumain, venait de s'allier ? Une manœuvre ourdie de sang-froid au plus haut niveau de l'État ? L'aboutissement d'un processus vieux de plusieurs siècles ?

De sorte que, sans peser les conséquences de ma résolution, je dérivais loin du chemin dont je m'étais pourtant promis de poursuivre le défrichage – dans la droite ligne de ce que mon enquête sur le Vivant auquel, toujours plus, je me sentais appartenir corps et âme, m'avait offert d'entrevoir.

Ainsi, à force de lectures, devait poindre le vœu de retracer pas à pas l'aventure d'une communauté juive dont ma famille procédait. Une aventure encouragée, dès la fin du XVI^e siècle, par princes et boyards moldaves désireux d'établir dans leur province danubienne des artisans et commerçants susceptibles de former une classe intermédiaire entre le petit groupe de nantis qu'ils composaient et la masse paysanne surexploitée, corvéable à merci. Si bien qu'au fil des décennies et de l'effet des guerres agitant les puissances rivales d'Europe orientale, ladite communauté n'avait cessé de s'étoffer jusqu'à devenir, un peu avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, la composante majoritaire de la cité de Iași.

Procédant de la sorte, m'étais-je dit, il serait surprenant que je ne finisse pas par percevoir dès quel moment – et en vertu de quelles circonstances –, de bienvenus qu'ils avaient été, les Juifs de Moldavie (et plus généralement de Roumanie) s'étaient mués en « sangsues »

dont la nation roumaine devait coûte que coûte se défaire – fût-ce à l'aide de moyens extrêmes.

Et si pareil déploiement d'énergie constituait, par la bande, une occasion rêvée de me lancer sur la piste de mes ancêtres ? Mais comment donc la chose eût-elle été pensable dès lors que j'ignorais quasiment tout de ma famille... hormis ce qu'un certificat de naissance de mon père m'avait incidemment appris ? À savoir que, le 25 décembre 1878, Guillaume Silberstein, mon grand-père paternel, était né dans cette ville. Pour cette raison, ma démarche se voulait tout au plus un moyen d'éclairer la destinée de certain « tronc commun » – celui, mettons, de ma « tribu » –, mais également d'en célébrer l'hasardeuse épopée l'ayant conduite, passé la Seconde Guerre mondiale, à une affolante décroissance puisque, des quelque trente mille Juifs que comptait Iași en 1940, n'en restaient qu'un peu plus de trois cents.

Telle avait donc été la « mission » dont, en avril 2011, pressé par quelque mystérieux daïmon, je m'étais investi – ignorant que celle-ci exigerait de moi une débauche d'énergie, de temps, de lectures, de rencontres et de déplacements. Ni qu'elle déboucherait – de main de maître, car de manière fortuite – sur une série de découvertes liées aux miens.

Sans cette somme de labeur et d'enquêtes d'un type somme toute « historique » et qui devait m'ouvrir bien des portes, m'accorder de croiser bien des gens que ma quête concernait, il eût été inconcevable qu'au hasard d'une visite au cimetière israélite de Iași j'en vienne à découvrir (la chose adviendrait au mois d'octobre 2011) la tombe de mon arrière-grand-mère... avant-garde du caveau familial des Silberstein dont personne, jamais, ne m'avait révélé l'existence.

Ô paroxysme ! Révélation tardive autant qu'inespérée ! En me livrant, gravés sur cinq pierres tombales, un faisceau de dates et de faits, c'est à des proches que ce caveau me conduirait au fil des mois et des retours dans la ville bien-aimée. À Babeta et à Berman, mes arrière-grands-parents. À mes grands-oncles et grands-tantes depuis longtemps défunts. À leurs enfants. Autant de destinées et de jalons qui, de fil en aiguille, me ramèneraient au pays des vivants. De cousines et cousins insoupçonnés, aujourd'hui établis en France. En Angleterre. En Norvège...

Jusqu'aux États-Unis !

Si bien que, pour finir, d'entre les innombrables questions que devait soulever mon enquête, il en est une qui, depuis lors, ne cesse de me hanter. Une qu'à défaut de mieux il me faut ainsi formuler : Qui donc, de tout ce temps, et cependant que je croyais répondre à l'ordre

de route que je m'étais donné, avait orienté ma quête – ou l'avait générée à la manière d'un sûr moyen de me faire accéder au plus intime de ma personne –, en sorte de me mener, de soupçons en indices (et quitte à faire intervenir ici et là quelque « bon ange »), vers des retrouvailles dont, gamin, me croyant sans famille, atome perdu au sein de l'univers, j'avais rêvé ?

Qu'à l'instant de retrouver la piste esquissée au printemps 2011 j'en vienne à évoquer, pour mon hypothétique lecteur et plus encore pour moi-même, pareille question, la chose ne devrait pas surprendre. Car, pour le coup, voici que rebondissent les interrogations qu'un homme peut se sentir enclin à se poser à l'endroit du désir. De la volonté. De la liberté. Du libre arbitre. De tout ce qui peut ressembler à ces concepts-là.

Quelles forces nous pilotent tandis que nous croyons choisir notre voie ? Qui parle ou qui agit en nous ? Qui est le maître à bord, cependant que plastronnent Intentionnalité, Volonté ou Mental ?

Une fois de plus : ce que d'aucuns nomment « le corps » ?

Mais encore : serait-il pour de bon demandé à l'humaine créature de remonter deux sources à la fois – celle qu'il sait propre à sa famille et la piste commune à tout ce qui procède du Vivant ?

S'il en va bien ainsi, dans quel dessein cette double injonction ? En vue de quelles leçons dont il serait donné de jouir le temps qu'il reste à vivre ?

À moins qu'inévitablement l'une se doive de passer par l'autre...

Ce premier soir d'été, assis dans la prairie, à contempler l'avancée de la nuit qui va sous peu tout effacer, à surprendre les ébats des ânes heureux de vivre et d'éprouver tandis que notre paon lance un braillement strident et que ces grands rhapsodes que sont nos frères grillons s'en donnent à cœur joie, c'est tout cela qui me besogne.

De quoi sans doute défricher un peu plus le sentier indistinct mais porteur de promesses qu'il semble ne tenir qu'à moi d'éclairer – partageant en chemin ces tâtonnements et inquiétudes que je sais être communs à nombre de mes contemporains... et dont je ne puis – ni ne souhaite – me départir au profit de propos autrement « enlevés ».

La Rochette, le 22 juin 2013

Été
La Rochette

24 juin 2013

D'où je suis installé pour lire, sous le tilleul, tout juste puis-je apercevoir, émergeant de la route qui grimpe jusqu'à la ferme, quatre petites pattes blanches dressées vers le ciel. Quatre pattes à quoi je reconnais la présence de Tounia, une des deux rescapées de ma meute féline. Tels que ces membres m'apparaissent, ils m'évoquent les coléoptères qu'il arrive de découvrir ici et là, renversés sur le dos et morts d'épuisement – faute de n'avoir pu se rétablir. Ou ces cadavres humains dessinés par Zoran Mušič... fantômes qui, très longtemps, devaient hanter l'ancien détenu de Dachau.

Sauf qu'ici un balancement subtil et régulier induit par la respiration me souffle que je n'ai pas affaire à une allégorie macabre, mais à un déploiement de volupté.

Tendre Tounia, autrefois si craintive et prompte à se terrer – elle qui, en compagnie de ses trois frères et sœurs, naquit en forêt pour n'aborder la ferme que quelques jours plus tard dans le sillage d'une mère farouche. Et qui, présentement, plaquée contre le sol chauffé par un soleil d'après-midi, exhibe sans façon, cependant qu'elle sommeille, d'ancienne maigrichonne qu'elle fut longtemps, un bon petit bedon. À l'image de la chienne que, depuis des années, je retrouve

lors de promenades le long de la rivière. Ou du sexagénaire qui me fait face dans le miroir, chaque fois qu'il est pour moi question de me raser.

Car tout transite. Tout va. Tout s'épaissit souvent aussi, avant de finir par vanter – qui dans un hallier, qui sous la terre et qui au sein d'un incinérateur – l'irréprochable blancheur des os.

Sournoise digression! C'est qu'insensiblement la drôlesse me ramène à la fin de Johnny, le plus futé d'entre les ânes qui honorent ces lieux. L'Einstein du groupe, à la robe baie brune; au museau rehaussé d'une minuscule croix. Une distinction reçue au cours de quelle prouesse?

Quelques journées au cours desquelles, dans la prairie, je ne devais l'apercevoir que peu (un fait que trop facilement j'attribuais à l'excessive chaleur, appliqué que j'étais à mettre un point final aux *Voix de Iași*). Le constat, tout de même, de son amaigrissement. De certain épuisement aussi. L'alarme enfin. Une évacuation vers l'hôpital des animaux de Berne. Trop tard! La mort frappait. Disfonctionnement des reins. Et le cruel remords d'avoir, pour cette fois, baissé la garde. Commis une faute d'inattention, pourvoyeuse de souffrances inutiles... et que s'efforce d'alléger le souvenir de mes sauvetages improvisés: moutons, orvets, taupes, hérissons, rouges-queues, crapauds, tritons ou salamandres. Le tout au fil de treize années passées au cœur de ce qui m'est Royaume.

Me rappelant au présent et à des considérations moins mortifères car plus conformes au peu d'emprise qu'on sait en fin de compte avoir sur les choses de la vie, un minuscule insecte noir s'avise de faire l'ascension du roman de Melville laissé en plan. *Pityogenes chalcographus*! Présence faste, amie. Car c'est en sa présence que, par une matinée de mars 2005, abondant – intimidé et solennel – la réserve naturelle de Péquinsin qui jouxte la Rochette, j'inaugurais une tardive et tâtonnante exploration du *monde naturel*. De ses simultanés. De ses polyphonies.

Huit ans déjà... quand la vie paraissait sans nuages. Ce domaine exultant, sillonné par les ânes, les cygnes, les chèvres, les oies, les paons, les blaireaux, les chevreuils, les renards, une multitude d'insectes et d'oiseaux. Et en son épiceutre, pour en parfaire l'allègre célébration: une Fée aimée, compagne de trente ans que la mort n'allait plus tarder à me ravir.

*

L'autre matin, à l'instant de reprendre la « tâtonnante exploration du *monde naturel* » que je viens d'évoquer – soit la totalité des dimensions que l'expression fait résonner en moi –, je me suis surpris à titrer : *Retour à la forêt*. Réflexion faite, je lis dans cet intitulé l'empreinte d'un hommage spontané. D'une reconnaissance à l'endroit de cela qui m'ouvrit les portes du Vivant. Conscient que, pour un autre, c'est la montagne, c'est la mer, c'est le passage d'une libellule à quatre taches sur un plan d'eau stagnante qui va constituer l'initiatrice à la magie de l'univers. Sa *marraine*, en quelque sorte.

La forêt donc : intimidant royaume d'ombres et de lumières mouvantes imposant le silence. Sollicitant une attention de tout instant par quoi l'avance se trouve ralentie. Offrant à qui est prêt à la rencontre certain décentrement de sa personne un moment ramenée à sa vraie dimension. Soit à très peu de chose. Au prix de frayeurs quelquefois, mais que tarde rarement à dissoudre une sensation de plénitude. Un essor de félicité. Autant d'élans ne cherchant qu'à se prolonger dans une croissante familiarité avec tous les simultanés qui s'offrent aux sens. Le travail des racines. Le labeur des insectes. L'appel de tel oiseau ou le tambourinage d'un pic. La brindille que brise le passage du chevreuil affolé. Une senteur de tourbe, de putréfaction. Le déploiement d'une jeune fougère ou d'un bouquet de prêles. La danse d'un rayon de soleil sur un pan de lichen. Et par-delà chaque détail : les questions que soulève le moindre phénomène lié au Tout qu'on appelle *la nature*. Une manière, en somme, de mieux saisir cette complicité qui court du *minuscule* à *l'infini* – jusqu'au cosmos.

Au fil des derniers mois, m'efforçant de mener à son terme l'ouvrage inauguré deux ans plus tôt, que de fois – pareil au prisonnier qui se morfond et rue dans sa cellule – ai-je senti la brûlure du manque ! Le désir de retrouver cette forêt aimée jusqu'à me devenir indispensable...

La magie d'un sous-bois surpris depuis un train lancé à vive allure, un toilettage dispensé à la vigne, aux rosiers, ou une station dans la prairie... Autant d'occasions de tirer sur ma corde. De protester contre la tyrannie d'une tâche à laquelle, pourtant, je m'étais offert de bon cœur, qu'il m'importait de

mener à son terme, mais qui m'interdisait tout fléchissement. Cela sous peine d'en compromettre l'allure d'épopée que j'avais désirée pour elle. De là certain trépiginement croissant. De là aussi: la poussée du « syndrome de Peer Gynt » qui ne m'aura au fond jamais quitté. Soit la terreur que m'inspire, depuis l'enfance, l'idée de gaspiller ma vie en vaines futilités... et donc d'en saccager toute perspective d'accomplissement. Si bien que, comme au cinquième acte du drame d'Henrik Ibsen, « le Fondateur de boutons » aurait beau jeu d'intervenir pour signifier au « produit raté » que je suis son retour imminent « à la masse » :

Mais, cher Peer, ce n'est tout de même pas la peine que tu te mettes dans de tels états pour de petites choses. Tu n'as jamais été toi-même encore... et donc, quelle différence si tu meurs dans les grandes largeurs ?

Horreur ! Et, tout de même aussi : l'amusement que m'inspire l'adolescent en lequel, périodiquement, je me retrouve. Que je vois paniquer et ruer sous mes yeux, convaincu qu'un *sésame* existe encore pour lui. Un *joker* qui, à condition qu'il « n'ait pas trop démerité », lui offrirait – *in extremis* – de couper au naufrage final...

La forêt comme moyen de communier avec les fins ultimes ? D'accoster à l'intime compréhension des lois de l'univers ? De s'y répandre et s'y dissoudre ? D'atteindre ainsi à l'accomplissement, en sorte que mourir n'aurait plus d'importance ?

Puérilité ! Festival de poudre aux yeux. Et cependant...

*

« Tout doux ! » me glisse une voix familière qu'il m'est, par le passé, trop souvent arrivé d'ignorer tant la hantise de manquer un Salut alors conçu comme une prouesse quasi olympique me faisait délirer. Du moins jusqu'à ce qu'épuisé, les nerfs exacerbés à en hurler, je ne m'effondre.

Privilège de l'âge et du déclin de la vitalité ponctuant le passage des années : plus rares se sont faits ces moments où je cède aux sirènes, sinon de l'immortalité, d'une existence

accomplie jusqu'à ne plus rien laisser derrière elle. Et surtout: ni remords ni regrets.

Demeure pourtant, au sein d'un univers mental pacifié par crises, fourvoiements et lent apprentissage: certaine prémonition qui ne veut pas m'abandonner. Ni se dissoudre dans l'autodérision qu'une longue suite de tribulations finit par inspirer. Celle d'une *clairière* susceptible de nous rendre la mort indifférente. Et avec elle (pour autant qu'on n'ait pas affaire à un mirage inspiré par l'horreur du trépas, mais à une délicate question de *traduction*): la certitude que beaucoup de travail reste à accomplir.

Mais dans quel sens? Quelle direction?

Pareille obscurité, avec ce qu'elle implique de tâtonnements; semblable *clairière* pressentie... cela aussi participe de la forêt.

*

De Tounia j'ai écrit que le passage du temps aura été l'inspireur d'une certaine qualité d'abandon. Non toutefois au point de la faire consentir à mes hommages qu'inspirent ses petits airs fondants (un maximum de trois caresses continuant d'être toléré au moment des repas)! Du moins, à neuf ans, ne se gêne-t-elle plus pour s'offrir aux délices des pavés chauffés par le soleil... fût-ce aux yeux des familiers de la Rochette. Si bien que, pour elle, un bout de saucisse dans son écuelle a désormais bien moins d'attrait que celui que, délicatement, elle peut cueillir à même mes doigts.

Pour Fif, en revanche, tout autres s'avèrent les effets de Chronos. Lui tend-on le même bout de saucisse, c'est sans empressement qu'elle s'en saisit. «Mieux que rien!» semble-t-elle marmotter, la mémoire rivée au rituel en quoi consiste l'hebdomadaire distribution de cœur de bœuf. Par contre, qu'on lance au loin ce même morceau: avec quelle prestance s'élançait-elle sur cette «proie», et la clouait-elle au sol d'un coup de patte pour aussitôt la dévorer!

Fif a beau être issue de la même portée que Tounia, sa nature de fauve n'a pas cessé de s'affûter. Si bien qu'à toute heure du jour ou peu s'en faut, cependant que sa sœur jouit des délices que l'existence procure à une chatte d'âge en passe d'être respectable, on peut la voir ramper, bondir, filer, tandis

que son imagination ourdit mille *scenarii* n'ayant de raison d'être que de la divertir d'une longue suite de jours monotones qu'il s'agit d'endurer avant le saut final.

D'où la question que je me pose, à la voir patrouiller en tous sens, conspiratrice prompte à suspendre son avance, à s'immobiliser – perplexe ou indécise –, puis à rapidement obliquer, comme si quelque *talkie-walkie* l'avertissait qu'une mission plus urgente l'attendait: « Commencerais-tu, ma pauvre Fif, à perdre pour de bon la boule? »

Et au cœur du spectacle que m'offrent au quotidien ces commensales survivantes d'une meute jadis prospère: ma croissante certitude qu'il s'agit là, sous leur aspect de chattes, de *petites personnes* pas moins *personnes* que moi ou que tout autre humain. Personnes qu'inspirent hérédité, habitudes, manies, frayeurs, pulsions, indécision, ennui, ambivalences et dissimulation. Nostalgie également, parfois. Et, je le sens: un torturant besoin d'amour que contrarient – invariablement – leurs premiers jours passés au sein de la forêt.

Pour elles: ni bibliothèque, ni télévision, vidéoscope, cartes de crédit ou abonnements; mais une vie de retraitées, rythmée par les repas à heure fixe, les exigences du sommeil et autres impératifs physiologiques – jalons hors desquels il s'agit d'*exister*. Et de porter, fût-ce de manière confuse, l' ancestrale mémoire de la vie d'autrefois. D'une existence de prédatrices.

Constatacion génératrice de trouble, à laquelle vient s'inscrire l'énigme qu'aura pour moi constitué, à une période dramatique de ma vie, l'apparition à la Rochette du chat Mergen – l'Archer des légendes turques. Soit un sujet qu'il va me falloir approfondir.

*

Signe qu'il est temps de reprendre le chemin – ou plutôt d'en poursuivre le défrichement: l'appel téléphonique de l'autre jour. Lecteur de *La Terre est l'oreille de l'ours*, le spécialiste en éducation qui me faisait signe souhaitait m'associer à un projet qui lui tenait « très à cœur ». Un projet baptisé *Le monde plein*, du nom d'un essai de Robert Hainard, peintre, graveur, naturaliste et philosophe genevois. En l'occurrence,

il s'agirait pour moi de rallier (ai-je griffonné sur un papier) une « plateforme interdisciplinaire » destinée à regrouper « des hommes et des femmes qui soutiennent, célèbrent et portent le projet de la vie ». Un « noyau », donc, comptant déjà un professeur de botanique, un anthropologue, un astronome, deux professionnelles en écoéthologie évolutive, plus quelques autres spécialistes. Autant de personnes appelées à collaborer au sein d'un lieu de « réflexion, de formation, de connaissance, de découverte et de partage ». À la clé : ateliers, conférences, animations, cours et sorties sur le terrain s'adressant aux adultes comme aux jeunes. Le but étant de contribuer à une meilleure prise en compte des connaissances et savoirs susceptibles de « rapprocher les humains du monde naturel auquel ils appartiennent ». Donc de favoriser l'équilibre d'une Terre toujours plus rudoyée à force de surexploitation.

Inspirée par l'urgence, la démarche m'a rappelé celle de Jared Diamond telle qu'exposée dans *Effondrement* – un essai que je tiens pour capital. Seulement, outre que l'ambition du programme annoncé suscitait quelque méfiance (à qui donc ai-je affaire ?), je voyais mal ce qu'un type de mon espèce avait à apporter audit *Monde plein*. Car si les personnes citées étaient toutes (ou presque) des scientifiques engagés dans une discipline précise, me concernant, outre mon côté « loup blanc » peu à l'aise dans un groupe, je ne me sentais rien à offrir de plus que ce que je m'appliquais (péniblement) à défricher au moyen des mots. Autrement dit : ce qu'il y a de meilleur en moi, relativement du moins à l'expérience du Vivant, me semblait se situer *dans mon sillage* – soit dans les pages déjà écrites – et non pas devant moi.

Dans le doute, pourtant, aimanté par une perspective recouvrant une part importante de mes aspirations, j'avais cédé à la proposition d'une rencontre. Laquelle, ce midi, m'a conduit à franchir le seuil d'un institut genevois et à y découvrir un homme posé, fort éloigné de l'« illuminé » mâtiné de *New Age* que notre conversation téléphonique m'avait – paranoïa aidant – fait redouter.

Ce dont il a été question au fil de l'entretien ? Une page du « Plan de présentation » du *Monde plein* le résume de la sorte :

Faire évoluer le regard de l'homme sur la nature et sur lui-même.
Assumer et prendre en charge notre destinée avec la planète.
Restaurer la grande alliance entre l'homme et la nature.
Contribuer au projet de la vie.
Jeter des ponts entre le citoyen et les sciences.
Concilier ambitions humaines et vie sauvage.
Développer une conscience terrienne.

Vaste programme ! Outre ces sept principes ont encore été évoqués les travaux de chercheurs dont plusieurs me sont à peu près familiers : Rachel Carson, James Lovelock, Peter Westbroek, Yves Coppens, Ian Tattersall, Hubert Reeves, Théodore Monod, Edward O. Wilson, Dian Fossey, Jean-Marie Pelt, Bruno Manser et Pascal Picq. Certains restent à découvrir : Daniel Nahon, Roland Trompette, Wladimir Vernadsky, Brigitte Senut, Janine M. Benyus, Hugues Stoekel et Stephen Jay Gould. D'autres, enfin, méritant selon moi de grossir la bibliothèque de la plateforme en formation : Jared Diamond, Luc Hoffmann, Naomi Klein, Aldo Leopold, J. Baird Callicott et Harald Welzer, l'auteur des *Guerres du climat*.

Au final : une conversation nourrie, sensée, abordant tous les risques de dérives – à commencer par l'autosatisfaction, l'autisme et l'autopromotion. D'où ma décision de pousser plus avant... au moins jusqu'à la première réunion du « noyau » concocté par l'homme de conviction et d'engagement qui m'offre sa confiance.

*

Allongé dans l'obscurité, à l'écoute des frères Dagar, maîtres du raga. À un moment, tandis que mes yeux errent le long d'une rangée de faïences anciennes faiblement éclairées par la lune, le scénario tant redouté se reproduit sous forme de phantasme échappé d'un intime souterrain. Une crispation subite, une grimace imbécile : c'en est fini de moi. Crise cardiaque ! D'où des mains occupées à entasser dans des cartons les mille et une « présences chéries » accumulées dans mon bureau – témoignages d'une vie d'ardeur. Mes livres, gravures, faïences, photographies, cartes postales

anciennes, objets amérindiens ou sibériens ! Jusqu'aux animaux empaillés. À mon renard. À mon blaireau ou à mon cincle d'eau...

La panique que me vaut cette scène cruelle. Et puis, sans transition, s'insinue la pensée de celles et ceux qui, écumant les brocanteurs ou parcourant les rayons de quelque bouquiniste, vont découvrir – béats – tel fragment de ce qui constituait un puzzle patiemment assemblé et en qui, ce jour-là, ils décèleront *la* pièce susceptible de combler leur attente. Une pièce destinée à s'insérer au sein d'un nouvel assemblage en apparence hétéroclite. Lequel, pour finir, à l'instant de leur mort, constituera – outre leur puzzle à eux – l'empreinte éphémère de leur complexion.

Exactement comme il fut accordé au collecteur que je suis de procéder sur les ruines de vies éteintes, éparpillées ! Ainsi du couple de faisans de Winterthur. De telle majolique débusquée à Rouen. De la belle édition des *Regrets* dénichée dans l'ancre d'un antiquaire bâlois...

Plus réjouissant encore, par-delà ce qui attise les passions : la pensée qu'il en va exactement comme au sein de l'univers tout entier.

Chaîne infinie de ce qui, d'une manière inexorable conforme aux lois de la nature, s'assemble et exulte un moment, pour tôt après se désarticuler. Se démembrer. Et de la sorte participer au recyclage général par quoi tout va continuer d'exister à travers de nouvelles figures également transitoires...

Comment ne pas se réjouir de la parfaite conformité de tout à travers le Tout ?

Soit donc : voguez, livres, faïences, statuettes, fétiches, totems, bibelots ! Et continuez de vivre...

*

Du cytise faux ébénier :

Non plus, c'est vrai, le féerique rideau d'or qu'il déploie au printemps.

Du moins : l'apaisant ondolement de ses branches soulevées par le vent.

*

Bombus lucorum, Sisyphe du règne des hyménoptères: qu'est-ce donc qui, ce soir-là, te contraint à faire la pénible ascension d'un des murs de la ferme – malgré les chutes que te vaut ton obstination et qui te font, chaque fois, demeurer un moment anéanti, groggy... avant que de récidiver? Quelle perspective? Quel espoir?

Trois culbutes vers le béton depuis une hauteur d'un bon mètre cinquante sur la douzaine que tu serais censé gravir avant d'atteindre le sommet; n'est-ce pas trop pour un bourdon de vingt à vingt-cinq millimètres et que je sais être terrestre?

Mais non. De s'obstiner, cependant que, de mon côté, je m'entête à deviner la raison d'être d'un tel acharnement.

*

Retour dans la réserve de Péquinsin, en quête du lit de prêles des bois auquel, un an plus tôt, incapable de savoir à qui j'avais affaire, j'avais prélevé – aux fins d'identification – un spécimen haut d'une vingtaine de centimètres. C'est qu'à l'étrange végétal tubulaire strié, dépourvu d'excroissance, semblable à une baguette de mikado, je dois une fameuse remontée au cœur du Temps...

Peu de sujets dignes de vénération comme ce parent de la fougère, infime descendant des Phanérophytes. De ces géants aux troncs cannelés préfigurant les arbres et qui, à l'aube du Dévonien, il y a trois cents millions d'années, constituaient, avec les non moins imposants Lépidodendrons et Sigillaires pouvant atteindre trente mètres de haut, les toutes premières forêts de notre Terre. Soit d'immenses étendues tropicales qui, au Carbonifère, s'étendaient jusqu'à la pointe nord du Spitzberg et dont Jacques Brosse précise que nous ne saurions rien,

si leurs vestiges n'avaient été remis au jour lors du forage des mines de charbon. Les marécages dans lesquelles elles croissaient furent envahis par la mer, qui, tous les mille ans environ, y faisait mourir les arbres et ensevelissait leurs restes à demi décomposés sous une couche d'eau salée et de boue. Sous cette carapace qui se durcissait, ils se transformaient en carbone.

Sus donc aux prêles ! Mais à peine rejoint la forêt qu'une cinquantaine de mètres séparent de la ferme, il me faut constater que le sentier menant à la réserve n'a lui non plus pu résister aux trombes d'eau du mois passé.

L'ahurissante masse de terre et de rochers pour le coup affranchie de leur lit de molasse ! D'où saccage de l'accès à la Rochette. D'où autres dégâts et évacuations. Du jamais-vu dans la région, que beaucoup attribuent au dérèglement climatique... un phénomène auquel – la chose s'avère toujours plus probante – le pillage éhonté des ressources naturelles de la Terre doit essentiellement.

Ce sentier s'est-il vu emporter dans la foulée de tonnes de boue, de pierres et d'arbres que j'aperçois tout au bas de la pente ? Qu'à cela ne tienne ! M'agrippant à une série de végétaux, je franchis le chaînon manquant. Grand bien m'en prend puisque, passé cette béance, un plant de minuscules et savoureuses fraises des bois m'attend.

Quelques centaines de mètres plus loin, je retrouve ce que je cherchais. Baignée par la pénombre que lui procurent de grands hêtres identifiables à leurs fûts lisses, droits, gris sombre et tachetés de blanc, confinant à un minuscule ruisseau : voici la combe aux prêles – vision qu'on croirait échappée de quelque fond marin.

La paix qui en émane ! Difficile de résister au tapis de feuilles mortes et de fâines que percent les cryptogames d'un vert acide strié de brun. Aux trilles émanant de la canopée. Aux sonnailles trahissant, en contrebas, la présence d'un troupeau de moutons...

Aussi, longtemps je demeure allongé, à jouir des jeux de la lumière à travers la feuillée. Ou à fermer les yeux, songeant qu'il serait bon, une fin de jour prochain, de revenir ici accrocher mon hamac et d'y passer la nuit. Ne pouvant pas me décider à reprendre le chemin. Murmurant pour moi-même : « Quel lieu au monde plus digne de congédier ses craintes... flacon d'antimoustique aidant ? »

Enfin, lentement, hébété mais heureux, je prends le chemin du retour, porteur d'un autre spécimen de prêle – plus élancé celui-là, et terminé par une petite capsule sombre, granuleuse, intrigante, dont un guide, plus tard, va me souffler

la raison d'être: inclure jusqu'à maturité les sporanges qui, une fois libérés, vont se disséminer, cependant qu'un système de «lanières» accorde à tels d'entre eux de demeurer agglomérés. L'effet recherché étant de permettre aux prothalles mâles et femelles de rester proches les uns des autres... donc de favoriser le processus de fécondation.

Gratitude à l'endroit d'un témoignage touchant aux stratégies à l'œuvre au sein du royaume végétal. Un de plus!

*

À propos de dérèglement climatique dont on ne cesse, un peu partout, de mesurer les croissants – et quelquefois catastrophiques – effets, en 2000 déjà, dans *L'Aventure des forêts en Occident*, le même Jacques Brosse avertissait:

On détruit chaque année dans le monde quinze millions d'hectares de forêt, soit l'équivalent de la superficie totale de la forêt française. On ne peut cependant ignorer aujourd'hui les conséquences désastreuses de la déforestation, non seulement sur place, mais pour la planète entière dont elle compromet l'existence même.

Jusqu'à présent, cela se passait au loin, sous les tropiques. Soudain, nos forêts elles-mêmes ont été gravement menacées par les tempêtes de la fin du millénaire. Cette fois, il semblait que l'homme n'y fut pour rien. On peut en douter, car chacun a pu découvrir, non sans étonnement, que nos forêts étaient fragiles et en voie de dépérissement.

D'où, très probablement, au cours du mois de juin dernier, les affolantes inondations ayant frappé l'Europe centrale et répondant à un processus destiné à devenir toujours plus familier: réchauffement climatique égal augmentation du taux d'humidité dans l'air, égal surcroît d'eau transporté par les dépressions, égal davantage de pluies sur des étendues d'autant moins prêtes à les absorber qu'elles subissent les effets d'une croissante déforestation.

Ajoutons à la chaîne des causes et des effets l'incessante construction de nouveaux barrages, une urbanisation galopante et l'extension inexorable des domaines agricoles...

On comprend vite en quoi, l'aire d'extension des crues se trouvant toujours plus limitée, les risques de désastres ne peuvent qu'augmenter.

*

Sept ans déjà que mon Aimée fut contrainte de quitter notre monde et, avec lui, cette Rochette qu'elle révérait. Qui la faisait tant exulter. Or en dépit du passage des saisons: toujours ce même rêve, porteur d'infimes variations, et qui me livre – étreint – au jour nouveau que je préférerais alors n'avoir jamais à affronter.

Chaque fois donc, dans un décor étrange ou familier (la nuit dernière, la scène se passait dans un parking souterrain), il me faut affronter ce constat: Monique en a assez de moi. Elle ne veut plus de moi et ne prend pas la peine de répondre à mes implorations. À mes supplices visant à soutirer un commencement d'explication. Simplement, elle me quitte. S'éloigne. Ou bien s'enferme dans un silence las et distant. Douleur et incompréhension.

Bien entendu, la récurrence du rêve m'interroge. Ce que l'on nomme l'«inconscient» s'efforce-t-il, au moyen de ce genre de tactique, de m'éloigner d'un être révééré, travesti pour la circonstance en jeune femme ingrate et capricieuse (puisqu'il c'est toujours sous ces traits que Monique me revient)? Or je sais bien que mon Aimée n'aurait jamais agi ainsi. Résultat: quelques minutes après m'être extrait du sommeil, je l'en révère davantage.

Tout de même, je veux croire en la fonction bénéfique d'une stratégie dictée par l'inconscient. Ou par le «corps» tel que conçu dans le *Tchouang-tseu*; soit comme le siège des «formes d'activité plus entières, alimentées par des sources plus profondes». S'il n'en allait pas ainsi, si *quelque chose*, au plus intime de nous, n'œuvrait pas en sourdine à notre protection, il ne fait pas de doute que, depuis la funeste matinée du 22 août 2006, l'image d'une Monique ravagée, telle que je l'endurais durant son agonie, n'eût pu manquer de me hanter. Au lieu de quoi, à jamais: sa figure radieuse...

*

Ai-je l'âme d'un fanatique ? D'un environnementaliste prêt à tout pour mettre fin à des déprédations dont on sait qu'elles saccagent, au nom d'exorbitants profits privés à très court terme, notre survie à tous ; soit l'avenir du bien commun d'où procèdent végétaux, minéraux et ce règne animal auquel nous-mêmes participons ? Ne me manque-t-il que le courage de passer à l'action ? Il m'arrive de le croire. Et ce n'est pas la relecture d'Edward O. Wilson qui va me détromper...

Célébration de notre Terre se gardant bien de négliger ses plus humbles habitants (fourmis, collemboles, mille-pattes, araignées, termites, etc.), *Biophilie* – l'un de ses livres – ne craint pas d'insister sur l'ampleur du désastre en cours provoqué par la main de l'homme. En 1984 déjà, son auteur relevait :

L'estimation minimale du rythme d'extinction actuel est d'un millier d'espèces par an, surtout du fait de la destruction des forêts et d'autres biotopes tropicaux de première importance. À l'horizon 1990, on s'attend à ce que ce chiffre passe à 10 000 espèces par an (une espèce par heure). Au cours des trente prochaines années, ce sera un bon million d'espèces qui aura été éradiqué.

À peu de mois près, les « trente prochaines années » en question se sont écoulées. La prophétie s'est réalisée. Les destructions causées par l'homme n'ont cessé de croître de manière affolante. Témoin parmi bien d'autres, dans *Le Monde* du 4 juillet : l'appel de Nicolas Hulot en faveur de l'éléphant d'Afrique, menacé d'extinction. Raison d'un désastre qui, cette dernière décennie, aura eu raison d'au moins 60 % de la population du pachyderme (à l'arme de guerre, très souvent) ? Une demande exponentielle émanant de consommateurs asiatiques convaincus que leurs prouesses sexuelles passent par l'ingestion d'une concoction à base de poudre d'ivoire. Un fantasme générateur de tant d'argent qu'il devient difficile – au Congo-Kinshasa notamment, où règne une accablante pauvreté – de résister à la tentation de se faire braconnier. Un fantasme, également, qui risque fort d'avoir raison d'un autre grand mammifère, habitant des forêts de l'Extrême-Orient sibérien : le tigre. Or, insiste Nicolas Hulot, du fait même que, dans la nature, tout se tient, que tout y est interdépendant, qu'il n'est donc rien qui n'ait pas d'impact sur le reste, il ne fait aucun doute que la

disparition des éléphants, gorilles, chimpanzés et autres grands animaux entraînera dans la foulée la ruine de la biodiversité ordinaire, essentielle à notre survie. D'où l'avertissement d'Edward O. Wilson :

Il est grand temps d'inventer un raisonnement moral d'un type inédit et plus puissant, de regarder les racines mêmes de la motivation et de comprendre pourquoi, dans quelles circonstances et à quelles occasions, nous chérissons et protégeons la vie. Une éthique approfondie de l'écologie pourrait s'élever sur des éléments comme les pulsions et les formes de savoir a priori généralement qualifiées de biophilie.

Un « raisonnement moral et d'un type inédit » ? À la bonne heure ! De nombreux citoyens l'appellent de leurs vœux, voire tentent de contribuer à son avènement. De là à enrayer ou seulement freiner – tandis qu'il est temps – l'avance d'une éradication tous azimuts prônée par la classe politique au nom de la « relance économique », de la « libre entreprise » ou des « lois du marché »...

Dès lors, jusqu'où est-il possible de valider une approche foncièrement non conflictuelle, fondée sur la patience et le pouvoir de persuasion, telle qu'adoptée par le WWF ?

Certes, la série d'entretiens qu'en l'automne 2009 Luc Hoffmann, cofondateur de la célèbre ONG, voulait bien m'accorder, ne m'a laissé aucun doute sur ce fait que les fruits d'une telle stratégie se sont révélés nettement plus concluants que ceux obtenus par Greenpeace, aux méthodes offensives. Toutefois, à constater la morgue des multinationales agrochimiques (genre Monsanto et Syngenta) ou celle de la Chevron Corporation Home, championne de la contamination des sols (donc aussi responsable de méga-ravages), et à considérer la manière dont les élus locaux ou nationaux éludent tout « sujet vert » susceptible de leur aliéner des suffrages, il faut se demander si les agissements de commandos chargés de stopper net l'avance des forcenés de la destruction n'enverraient pas à notre humanité des signaux plus encourageants quant à la possibilité de sa survie.

*

Vu Messire étourneau sansonnet atterrir sur la tête d'un agneau occupé à brouter, sans que son hôte ne réagisse. De là, il a sauté sur son dos fraîchement tondu pour ensuite, s'y étant un moment activé du bec, gagner l'herbe où sa petite taille l'a fait disparaître.

De nouveau le voici sur la tête de l'agneau. Ainsi de suite. Comme ces gamins qu'on voit, dans les parcs publics, faire l'assaut d'un toboggan d'où ils se laissent glisser, non sans s'être assurés que le public les regarde ! Sauf qu'ici, tout à son activité, l'étourneau n'a que faire d'admirateurs.

*

Délogé et vu de dos, vol ondulant, il ne laisse apparaître qu'un grand losange jaune acide et une calotte rouge. Son cri ? Un ricanement mi-furieux mi-cynique. Le pic-vert – délice !

*

Mon ami sourit, rinça les coupes et nous versa à boire. Mets et fruits épuisés, dans le désordre des bols et des assiettes, nous étions allongés tête-bêche dans la barque, ignorant que le ciel avait déjà blanchi à l'est...

Merveille d'évocation offerte par une *Rhapsodie* de Su Dongpo. Dispensant un bonheur placé sous le signe de l'abandon à l'amitié, elle me renvoie à cet autre poème, que Dante adressa à Guido Cavalcanti et qui commence ainsi :

Guido, je voudrais que toi, Lapo et moi
fussions pris par quelque enchantement
et mis en un vaisseau qui à tout vent
aille sur mer selon votre et mon vouloir ;

En sorte que tempête ou autre mauvais vent
ne nous pût donner d'empêchement,
mais que, vivant toujours en concorde totale,
de demeurer ensemble s'accrût notre désir...

Pour autant, pas question de voir dans ce lettré, également connu sous le nom de Su Shi, un de ces « heureux

contemplatifs» que nous, Occidentaux, avons souvent tendance à célébrer, s'agissant de poètes chinois de l'époque classique. Au reste, l'introduction de Stéphane Feuillas aux *Commémorations* de ce lyrique le rappelle en des termes insistants : les poètes en question furent avant tout des hommes engagés dans leur siècle, au service de leur souverain. Des hommes à qui despotisme, malveillances, variations d'humeurs ou changements d'empereurs allaient souvent offrir – à coups d'exil, de mutation, de défaveur ou d'emprisonnement – l'âpre privilège de méditer sur l'impermanence des choses. Mais aussi de s'ouvrir à la grâce émanant d'humbles scènes, autant qu'à la magie des paysages au cœur desquels ils se verraient contraints de végéter.

De quoi leur faire chanter la vie qui file, les souvenirs heureux, les peines... et les vertus d'une oisiveté forcée.

*

Même petite voix en moi : « Les jours te semblent-ils se succéder trop vite ? Bien mieux vaudrait les désemplir plutôt que les charger comme tu le fais. »

Un peu plus tard, et comme pour enfoncer le clou : « Ne sens-tu pas que ton futur augure de nouvelles perspectives, pourvu seulement que tu renonces à ta manie de l'hypothèque ? »

*

Rives de la Broye. Au loin, venue s'intercaler dans une longue enfilade de bouleaux identifiables à la pâleur des troncs : une présence incongrue... petit fût rose barré de noir, couronné de ténèbres, et qui me fait pencher pour une jeune femme vêtue d'une courte jupe. À raison !

Un peu plus tard, même petit jeu à propos d'une bergeronnette sur une clôture. À quels infimes détails l'ai-je – à distance – reconnue ?

S'agissant de sculpture, le même phénomène d'extrême stylisation (mais cette fois voulu) nous offre d'apprécier sur-le-champ certaines formes rattachées à l'art cycladique ou à celui des Esquimaux.

*

Retour à Su Dongpo, un de ces loyaux serviteurs du régime impérial auxquels un excès de franchise allait causer défaveur puis exil. Bien avant de confier: «Assis, comme pensant à quelque chose mais en fait ne pensant à rien, j’absorbe librement la bonté de la nature», inquiet que le réformateur Wang Anshi ait décidé de retrancher des examens soumis au futur fonctionnaire le test par la poésie, il n’hésite pas à protester:

Les Nouvelles Mesures, comme toutes les lois, se détériorent quand elles durent, les torts que subissent les gentilshommes sont chaque jour plus profonds: comme les concours sont abandonnés à la capitale, le jade des talents gît en vain dans les mines des défilés resserrés de l’Empire, et si le choix des hommes se fait uniquement à l’École Impériale, l’or envahit les cœurs d’indignes protégés, l’ambition la plus haute renonce aux serments de jeunesse.

Depuis que le cursus est divisé en trois collèges successifs, les pots-de-vin circulent sans pudeur dans l’école, rejetant dès la deuxième année la moitié des plus pauvres au fond des forêts où ils vieillissent pour rien, et les plus justes grimacent de honte et de colère, les uns résolus à se retirer mais contraints à leur poste, les autres impuissants, malgré leur désir, à changer le système.

De quoi faire plus encore admirer la complétude de lettrés tels que Du Fu ou Po Chu Yi, qui eux aussi payèrent très cher leur probité. Au point d’aller croupir suffisamment longtemps pour libérer – dans la misère souvent – un art d’une sublime simplicité.

*

Soirée en compagnie de Frédérique et François. À un moment, la conversation oblique vers des mérites comparés du catholicisme et du protestantisme. D’où la question des «anges gardiens». Sur quoi, évoquant les «anges tout court», notre hôtesse affirme que chacun d’entre nous ignore si, dans telle ou telle circonstance, il ne va pas être amené à devenir – à son insu, bien sûr, et fût-ce le temps d’une réplique – le bon ange d’un autre. Sur-le-champ, son propos fait vibrer en moi une corde ultrasensible.

Mergen! Malabar blanc et noir. Amour de chat apparu à la ferme peu avant que Monique soit hospitalisée. Et qui, cinq ans plus tard, après que ma nouvelle compagne a investi les lieux, s'éclipserait à tout jamais – comme si sa mission avait pris fin. Mergen qui me fut tout, tant sa qualité d'abandon, nullement partagée par ma petite meute féline d'alors, allait m'aider à franchir les stations d'un manque odieux.

Que donc les «anges tout court» puissent exister, comment, depuis, en douterais-je? Ange ignorant à quelle fonction il est promis. Qui apparaît, mine de rien, pour vous permettre d'appivoiser ce qu'il vous reste à vivre... puis disparaît sans crier gare.

L'ange Mergen, assurément! Mais l'envoyé de qui? Impossible, ce soir d'aborder un sujet demeuré trop émotionnel.

*

Merlot! Juste avant d'entonner ton chant éblouissant, tu frottes ton bec contre un piquet et lâches un jet de fiente blanche.

*

Régulièrement, au hasard des lectures, le nom de Robert Misrahi, philosophe et (magistral) traducteur de Spinoza, refait surface... prometteur d'éblouissements. Chaque fois pourtant, vocabulaire et tournures trop ardues me contraignent à jeter l'éponge. Jusqu'à la prochaine tentative. Ce jour, c'est sous forme d'un ouvrage au titre enthousiasmant qu'il refait son apparition: *Les Actes de la joie – fonder, aimer, agir*. Dès les premières lignes, l'incendie me gagne:

En son être le plus profond le sujet est désir de la libre joie, mouvement qualificatif vers une plénitude assez constante et assez éclatante pour mériter le beau nom de splendeur. Essentiellement, le sujet, comme sujet désirant concret, est un mouvement vers la plénitude et ce mouvement a l'intensité d'une soif: mais celle-ci n'est pas un malheur car elle n'ouvre pas sur l'insatiable; bien au contraire, elle est l'origine du mouvement qui mène à la satisfaction; le sujet est ainsi, comme soif de plénitude, la source de son premier mouvement et de sa joie.

Cette fois-ci serait-elle la bonne ?

*

L'agneau que ce matin, répondant à une salve de bêlements obstinés, je découvre prisonnier de la clôture, tête prise dans les mailles du grillage. La terre sarclée par ses sabots – résultat d'un combat acharné pour se tirer de là. À mon approche et à mon étonnement : nulle panique. Trop faible pour protester ? Se doute-t-il que j'entends le tirer d'affaire ?

Docile, il me laisse m'escrimer. Au terme de l'opération, encore sonné, il s'éloigne lentement. Se retourne. Un bêlement, puis il s'en va rejoindre le reste d'une compagnie brouillant à sage distance.

Lui, du moins, a eu la bonne fortune de convoiter une herbe située *en contrebas* de son enclos ! Pensée pour cet autre mouton découvert étranglé pour s'être mis en tête, un jour de pluie, d'atteindre à travers le grillage une herbe qui le narguait en *contre-haut*. Résultat : une bataille désespérée sur une terre détrempée. Puis une mort par épuisement et strangulation sur un sol labouré le tirant vers le bas.

*

TGV Lausanne-Paris. Fasciné par le visage de la jeune passagère qui me fait face, j'interromps ma lecture. Japonaise, celle que je sais guider un groupe de ses concitoyens sommeille présentement, m'accordant d'observer son faciès allongé, que je ressens comme « hideux », mais auquel je ne puis me soustraire. Et puis, à un moment, une réflexion me vient : se fût-il agi de celui d'un homme, le même faciès m'eût paru gracieux.

Du coup, je resonge à *Être et renâître inuit – homme, femme ou chamane*, de Bernard Saladin d'Anglure. À ce que l'ethnologue français rapporte à propos de la conception que les Inuits du Nunavut canadien se font de la naissance. Selon eux, au tout dernier moment, sur le point de rejoindre notre monde, il serait accordé au fœtus de changer de sexe.

*

Paris – ma ville natale quittée il y a quarante ans. Ville dans laquelle, sitôt rejointes les entrailles du métro (sas nécessaire, proluxe en hordes jetées à vive allure dans ses couloirs et rames), je me sens aliéné.

Visages fermés, perclus, le plus souvent vampirisés par de petits écrans sur lesquels défilent messages, cartes à jouer, photos ou films. Et qui claironnent – outre les aspirations de tous à un *coin de ciel bleu* – l’insignifiance d’une espèce priée de se reproduire. De consommer. Et de fournir au Capital bras ou cerveaux.

Ou ce gala de formes féminines que les tenues d’été rendent affriolantes. Sur lesquelles mes pupilles s’épuisent en lançants désirs. En élucubrations répétitives... appâts semés par quel Maître de l’aliénation régnant ici en maître? Humiliant. Déprimant.

D’une manière plus générale : combien de minutes *existons-nous* chaque jour qui passe? Combien d’heures écoulées en ressassements? En fantasmagories stériles?

Sitôt rejointe la station Château Rouge puis remontée la rue Poulet proluxe en salons de beauté africains, premier réflexe : une visite à L’Odeur du Book – librairie d’occasion sise rue Ramey et qui, immanquablement, me réserve une surprise ravigotante. Ce jour, un volume éveille ma curiosité : *Messages clandestins*, de Wolfdietrich Schnurre. J’ouvre au petit bonheur :

Où dort-elle
ton ombre?
je me couche auprès d’elle.

Un peu plus loin :

Au milieu du fleuve
a lieu notre rencontre,
en chemin vers le Moi
de l’autre. Dans le brouillard s’éteint
le bruit de tes rames.

Hourrah ! De quoi me faire me recentrer.

*

Musée Guimet. Nul séjour à Paris qui, ces dernières années, ne m'ait conduit vers ce lieu ressenti comme un *temple* – et non pas comme un *sanctuaire*. Une façon de puiser, au contact de la statuaire asiatique, certaine qualité de félicité et de recueillement nécessaire au moment d'affronter la pieuvre-mégapole, dont le cœur pulse jusque dans la démarche des passants.

Ici c'est Ganesha, l'enfant à tête d'éléphant qui, depuis la pénombre, m'adresse un signe bienveillant empreint de *sainte compassion*. Plus loin, je retrouve Śālabhañjika, « divinité à l'arbre » faite de grâce, de sensualité, qu'illumine la béatitude. Toutes ces autres présences au contact desquelles les épaules s'abaissent, le ventre se relâche et la respiration s'apaise...

Un tour au premier étage. Y patientent les figurines de terre cuite rescapées de la Chine des Tang. Tel groupe de musiciennes. Tel autre de danseuses ou de joueuses de polo caracolant sur leurs montures. Ou la jeune fille aux joues peinturlurées de rouge dont le chignon à double coque évoque les oreilles de Minnie Mouse.

L'esprit en paix, heureux, je puis alors gagner à pied la Seine, la place Saint-Michel, puis la rue des Écoles où je me doute que m'attend quelque livre nouvellement sorti de presse. De fait, bientôt, me voici devenu le joyeux possesseur d'une anthologie du poète occitan Arnaut Daniel. Non que, d'entre les troubadours, Daniel soit le plus cher à mon cœur. Mais outre que je me réjouis de retrouver ses rimes abstruses et qu'il faut saluer l'initiative éditoriale, l'ouvrage ravive mon vieux rêve d'un jour donner de cet extravagant, jubilatoire, hâbleur et très humain poète qu'est Peire Vidal, une version moderne de ses poésies. Mission impossible?

Alouette et rossignolet
Préférés d'entre les oiseaux,
C'est que la joie du renouveau
Les font les tout premiers chanter:
Voyez comme, semblables à eux –
Les autres poètes restant muets –
D'amour je chante
Ma dame Na Vierna.

*

À mieux y réfléchir: qu'est-ce que ruiner sa vie à trop désirer l'accomplir? Y a-t-il pour de bon quelque chose à ruiner? Plutôt: y aurait-il quelque chose qui puisse ne pas être ruiné?

Accomplir sa vie en renonçant à la vouloir parachever: c'est là ce que me soufflent les amis du Tao.

*

Ce soir, j'ai dû batailler ferme contre la tentation d'entreprendre la lecture de *Nous n'avons qu'une seule terre*, essai de Paul Shepard qui me paraît préfigurer Edward O. Wilson et Jared Diamond. Maudite manie de brûler les étapes, au risque de s'éparpiller! En définitive, j'ai fini par reprendre *Les Guerres du climat*, de Harald Welzer. Un ouvrage saisissant puisque s'attachant à décrire, outre le type de conflits susceptible de découler de l'épuisement en cours des ressources naturelles de la Terre, à quels désastres pourraient mener les émissions nocives provoquées par la combustion des énergies fossiles (à travers donc le «déplacement des zones de pluie et leur fréquence, les progrès de la désertification, la fréquence accrue des événements météorologiques extrêmes comme les fortes chaleurs, les ouragans, les pluies violentes, etc., y compris dans des régions où l'on ne connaissait jusqu'à présent rien de tel»).

En ouverture de cet essai, deux annonces sans réplique: celle d'une inévitable prolifération de conflits locaux dus à la lutte pour la possession de ressources vitales toujours plus limitées; celle d'un formidable accroissement du flux migratoire qui, aujourd'hui déjà, drainant depuis les zones sinistrées du globe des hordes de laissés-pour-compte du climat ou de la guerre, converge vers l'Occident. Autant dire: un mouvement susceptible d'y entraîner sous peu (dégradation du climat aidant) entre 50 et 200 millions de réfugiés dits «climatiques». Soit un déferlement que, depuis 2005 et la création de Frontex – l'Agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures des États membres de l'Union européenne –, l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) contrecarre de façon énergique, usant d'une violence il est vrai repoussée à l'extérieur des frontières de l'Europe. Certains États d'Afrique du Nord étant subventionnés pour servir de barrage.

Exemple de ces métamorphoses qui se produisent quasiment sous nos yeux (lecture de la presse aidant) : celui du Soudan, grièvement touché par la diminution des pluies, le surpâturage et l'abattage des forêts. Le Soudan où, en quarante ans, le désert a gagné de « cent kilomètres sur le sud naguère fertile ».

Au total, autant de catastrophes régionales annoncées, dérivant de la salinisation des sols, de l'assèchement des cours d'eau et des lacs, des raz de marée, des sécheresses ou de la montée des mers, et qui ne peuvent que se multiplier... laissant prévoir, de la part de l'Europe et de l'Amérique, des répliques toujours plus musclées. Aussi, en analyste des glissements de mentalité rendant possibles les luttes pour la possession de ressources raréfiées susceptibles de déboucher sur des violences génocidaires, Welzer – qui démonte les mécanismes psychologiques propres à transformer valeurs, structures référentielles et rapports sociaux au sein des populations concernées – prône-t-il l'urgence d'une réflexion sur les mécanismes de la violence sociale capables d'induire des hommes normaux à devenir, sans qu'ils le réalisent, de parfaits exécuteurs (fût-ce à distance).

Est-il encore possible – par l'analyse de la gestion des crises passées ou actuelles – d'enrayer de nouvelles explosions de violence à grande échelle ?

Autres questions cruciales : comment souhaite-t-on vivre à l'avenir ? Quels moyens devons-nous mettre en œuvre pour contrer la tendance à ne pas tenir compte des conséquences d'un *effet de serre* dont l'industrie – aiguillonnée par le « principe économique de la croissance par l'exploitation des ressources » – est en grande partie responsable ?

Au passage, relevé ce propos recoupant ce que l'exaspéré que je suis tend à penser, relativement aux appels au « civisme écologique » que chacun, désormais, se croit tenu de proférer :

L'idée fautive, mais facile à suggérer, selon laquelle les changements sociaux commencent dans les petites choses devient une idéologie lorsqu'elle exempte d'obligations les acteurs corporatifs et politiques, et elle devient irresponsable lorsqu'elle prétend qu'on peut s'attaquer au problème par des changements de comportement. Alors que l'industrie pétrolière brûle chaque année en pure perte entre 150 et 170 milliards de mètres cubes

de gaz naturel – autant que les consommateurs de l’Allemagne et de l’Italie réunies –, les petites économies individuelles ne représentent même pas une note en bas de page.

*

Retour en Suisse. Sur un guichet de l’UBS, un *flyer* proclame :

Qin – L’empereur éternel et ses guerriers de terre cuite
La « 8^e merveille du monde » – maintenant à Berne

On peut y lire : « La Chine est pour nous à la fois synonyme de fascination et de mystère. UBS se réjouit de présenter, en collaboration avec le musée d’Histoire de Berne, un aperçu unique de l’histoire et de la culture chinoise. »

Difficile de ne pas songer à la vision de la Chine telle que promue par le philosophe et sinologue François Jullien. Soit comme un monde fascinant, radicalement autre, voire opposé au nôtre, auquel peu d’Occidentaux sauraient décidément comprendre quoi que ce soit. Vision propre, s’insurge Jean François Billeter, à jeter de la poudre aux yeux en ce qu’elle discrédite toute approche comparatiste et nie toute possible familiarité avec les auteurs chinois. Parti pris propre encore à transformer la prétendue « pensée chinoise » en un monolithe dépourvu d’écoles, de dissidences ; mais également à renforcer – à notre usage – l’image *grandiose* et *éternelle* que continue de promouvoir la junte politique au pouvoir à Pékin.

Enfin, insiste Billeter dans son *Contre François Jullien*, pareille présentation finit par faire rien moins que le bonheur des chefs d’entreprise et du milieu du management auquel François Jullien, mandarin autoproclamé scintillant d’autant plus qu’il s’applique à faire le vide autour de lui, ne néglige pas de s’adresser.

À force de faire l’éloge de cette pensée captive qui ne s’applique qu’aux moyens, aux méthodes et aux manœuvres, et qui est donc avant toute autre chose soucieuse d’efficacité, François Jullien s’est peu à peu découvert des affinités avec les hommes d’affaires. Il s’est aperçu qu’il pouvait leur présenter une philosophie chinoise de l’Efficacité qui leur révélait leur propre pensée et leur permettait

d'en assumer toutes les conséquences puisqu'elle se trouvait soudain dotée de lettres de noblesse aussi flatteuses qu'inattendues.

À preuve: «La Chine est pour nous à la fois synonyme de fascination et de mystère. UBS se réjouit...»

*

Dans l'exemplaire de *Science et vie* que me transmet Sandrine, ce titre quelque peu accrocheur: «Plantes – elles sont intelligentes». Reste que, selon le magazine de vulgarisation, fruit de trente années d'existence (de préhistoire, diront certains), l'éthologie végétale a déjà su mettre en avant:

- une sensibilité végétale comparable (voire parfois supérieure) à celle des animaux, s'agissant de réagir à la lumière, au toucher et autres formes de stress, quitte à modifier leur forme et leur composition chimique;

- une aptitude des plantes à communiquer avec leurs congénères situées à proximité, et cela au moyen de signaux chimiques émis par les racines, ou de «bouquets de composés» libérés par le feuillage;

- la capacité qu'a l'arbre d'à la fois se «mouvoir» pour s'adapter à son environnement (vertu distincte du phénomène de croissance) et de corriger en permanence sa position (donc de se redresser) au moyen de «capteurs de courbure»;

- une science de l'empoisonnement appliquée aux insectes herbivores, paralysants musculaires à la clé;

- un sens du toucher qu'illustrent les vrilles du concombre anguleux, organes de sensibilité excellent à tournoyer en s'allongeant jusqu'à croiser un support auquel s'enrouler;

- un sens de la mémoire accordant, par exemple, au tremble d'évaluer la potentielle dangerosité de tel ou tel contact répétitif;

- une solidarité poussant les vieux arbres à materner les jeunes en les privilégiant au moment de distribuer, à travers leurs racines, ces flux nutritifs qui circulent à travers le réseau caché des sols forestiers.

La liste des prouesses végétales ne s'interrompt pas là, qui – de manière inévitable – soulève certaines questions très débattues, parmi lesquelles celle de l'«intelligence» des plantes.

« Une intelligence sans cerveau?! » se récrient maints chercheurs. À quoi les professeurs Stefano Mancuso et František Baluška répliquent par l'hypothèse dite « de la racine-cerveau ». L'on sait en effet que les racines d'un végétal, qui toutes convergent, interconnectent les centres intégrateurs de chacune d'elles, en sorte que le tout fonctionne en réseau. Ne peut-on en conclure qu'elles agissent à la manière d'un cerveau décentralisé capable de décider si et quand il faut faire des réserves, devenir toxique, investir dans les racines, se reproduire, etc. ?

*

Parti visiter Marysia, je me fais escorter par une princesse subtile, suavement parfumée, vêtue d'une robe orangée : la plus gracieuse d'entre les roses de la Rochette.

Poignante vision de l'amie que son âge confine à une maison de retraite dont – elle ne l'oublie pas – elle ne ressortira que morte. Stoïque et positive. Joyeuse même, s'agissant d'accueillir son visiteur, malgré les défaillances qui supplicient son ouïe, ses yeux et ses viscères, affaiblissent ses membres, s'acharnent sur une mémoire qu'elle avait prodigieuse, mais entament rarement son sens de l'humour.

Chandelle qui s'amenuise sous les traits d'une femme menue, fragile, d'une émouvante subtilité de traits. Du coup j'ai repensé à notre rencontre d'il y a vingt-cinq ans – une époque où, déjà, elle incarnait pour moi la « vieille dame » passionnée de lectures, de spiritualité et de musique. Vieille dame curieuse de tout... y compris de la marche du monde. M'est alors revenu cet autre jour somme toute récent où, ayant dû – à sa demande – la confier à un établissement spécialisé, il me fallut faire le tri de nombreux documents. Et où, sur une photo, je la découvrais en magnétique et sensuelle quadragénaire... me souvenant alors (non sans trouble) de ce que, peu auparavant, elle avait enfin pu me confier. À savoir qu'elle m'avait secrètement aimé.

Et voici que, tant bien que mal, j'avançais vers cet âge auquel nous nous étions connus, cependant qu'elle-même, sur sa lancée, parvenait au terme de son existence.

Nous étions-nous «manqués»? Comment donc eût-il pu en aller autrement, vu mon attachement à Monique et l'écart de nos âges?

Demeurait une certaine tristesse. Celle qu'inspirait le fait d'avoir incarné, aux yeux de cette femme subtile – et pendant des années – ce qu'elle m'avoua être: «le seul homme de ma vie».

*

Après des mois de quasi-isolement, bonheur d'une nouvelle soirée écoulee sous le signe de l'amitié – cette fois dans le jardin de Jacques et Mina. Et puis, à un moment, me rejoint la *question fatidique*: qu'est-ce que j'écris ces temps? Une fois de plus, sensation d'enlisement tandis que je m'efforce d'expliquer de quoi il se pourrait qu'il soit question, alors qu'il m'est presque impossible de m'en faire une idée cohérente. Soit donc – m'entends-je articuler –, dans le prolongement de *La terre est l'oreille de l'ours*: une tentative d'«auto-abrasement» au contact du monde naturel pour lequel, toujours plus, je me découvre fascination et émerveillement. Une entreprise susceptible de me faire par la bande échapper à la geôle de mon ego – à ainsi me «frotter» à ce Vivant d'où tout procède. Une démarche, pour finir, que j'imagine liée à l'urgence de sortir «transformé» de mon rapport avec une matière surabondante offerte à mes sens autant qu'à mon entendement.

Si je peux préciser? Pour le coup, du balbutiement, j'viens au cafouillage: «Seulement: peut-on être à la fois celui qui appelle à être transformé et le sujet d'une transformation? Est-il possible de vouloir et de s'offrir? D'être le sacrificateur et la victime consentante?»

La mine que tire Jacques! Et la mienne donc...

N'eût-il pas été plus sage d'esquiver le sujet, fût-ce au moyen d'une pirouette? Seulement, s'agissant de Jacques, je ne devine que trop sa réaction: «Monsieur croit-il de nouveau pouvoir user de faux-fuyants?»

Au total: goût cendreau. Honte de m'être exposé de manière à la fois pataude et dramatique. Bien sûr que la métamorphose demeure une question cruciale dans ma vie. Pourtant je crois aussi qu'il m'importait de rendre un peu plus digne

d'attention une démarche intuitive et heureuse menaçant de passer pour du dilettantisme du genre « l'homme qui butinait parmi les arbres, les planètes et les libellules ». Vanité.

*

Pour faire pendant à la ténacité des créatures tant animales que végétales livrées aux conditions extrêmes du Grand Nord (Barry Lopez, *Rêves arctiques*) : celle dont témoignent les habitants des rivages exposés à la rage du ressac (Rachel Carson, *Là où finit la mer*). Ainsi des balanes agrippées à la pierre, en sorte que seule la lame affilée d'un couteau pourrait les déloger. Ainsi des moules arrimées au roc par une série de filaments tendus dans toutes les directions et susceptibles d'être remplacés. Ou ces éponges, ascidies, algues et bryozoaires qui, pour le coup, réduisent la vie « à un mince tapis rampant de cellules » sur lequel s'acharnent les vagues.

Qui donc pourrait avoir raison de ces vies qui entendent perdurer – semblables à celles qui durent s'arc-bouter pour triompher des cataclysmes à qui l'on doit la formation du monde ?

Non pas la mer. Non pas le froid. Mais seulement la glace.

*

Parce que l'idée lui plaît, au fil de mon avance, je lis mes pages à celle qui, depuis deux ans, est venue me rejoindre à la Rochette – lieu longtemps vide de voix et qu'emplissent aujourd'hui, outre l'écho de nos conversations, des guirlandes sonores issues d'une guitare ressuscitant Dowland, Bach, Villa-Lobos et Robert de Visée.

L'étrange sentiment que m'inspire, cependant que lisant à voix haute je regarde à la dérobée celle qui ferme les yeux, notre complicité. Et plus encore : cette (quasi) « normalité », passée l'intensité du manque et ma quête d'un rétablissement au cœur de l'esseulement. Après des mois, aussi, au cours desquels l'omniprésence de ma Défunte semblait devoir sûrement compromettre l'étrange « ménage à trois » que nous formions.

Cela aussi, ce rééquilibrage au sein de forces dont je ne perçois guère que les masques mouvants, participe de l'équation

nommée *Vivant* – elle qui, sans fin, brasse naissance, croissance, déclin, altération, putréfaction et recyclage. Seulement: quelles leçons tirer d'un épilogue en forme de « nouveau départ », outre celles que me dicte la mauvaise conscience propre à tout survivant? Ou ces banalités que l'on croit bon servir au veuf à propos du « triomphe de la vie »?

Demeure un engagement d'abord problématique, qui peu à peu s'avère envisageable. Et laisse entrevoir une possible plénitude – sans pour autant rien effacer. Estompant tout au plus.

*

Dernière livraison de *Pro natura magazine*. Menée dans dix-huit pays européens par l'ONG *Friends of the Earth*, une enquête conclut que près de la moitié des personnes testées véhiculaient dans leurs urines des « résidus significatifs de glyphosate », cet herbicide concocté par Monsanto sous le nom de *Roundup Gel*. Or il est avéré qu'aucune de ces personnes n'avait eu de contact direct avec le pesticide.

Ainsi donc, un demi-siècle après la parution de *Printemps silencieux*, les effets du glyphosate et autres poisons utilisés dans l'industrie agrochimique continuent de produire de fort problématiques effets sur les denrées alimentaires, dans le sol ou dans l'eau. Soit donc sur la santé publique et l'environnement.

Détail piquant: sur son site, *Roundup* se vante d'éliminer les herbes « nocives qui peuvent causer des irritations, allergies et intoxications »!

Quatre pages plus loin, il est encore question de Monsanto; cette fois-ci à propos du plaidoyer en faveur du lobby agrochimique que les académies suisses des sciences viennent de publier. Cela alors que « la liste des études concluant à des résultats critiques quant aux risques et aux problèmes liés aux plantes génétiquement modifiées (PGM) n'a cessé de s'allonger ces dernières années ».

Certes, on sait aujourd'hui que, d'entre les « experts scientifiques » favorables à la diffusion des plantes génétiquement modifiées, beaucoup travaillent ou ont travaillé (d'une façon directe ou indirecte) pour des organisations ou des entreprises de type Monsanto ou Sygenta ayant tout intérêt à vendre leurs produits. Quant à ceux qui ne craignent pas de publier des

résultats critiques à propos du génie génétique, leurs noms ne figurent pas au nombre des experts !

Reste que de ce côté-ci de l'Atlantique, en dépit du coup de pouce des académies suisses des sciences, la cause des biotechnologies paraît battre de l'aile. À preuve : l'article du *Monde* du 20 juillet annonçant le retrait des demandes d'homologation soumises par Monsanto pour de nouvelles cultures génétiques dans l'Union européenne. Pour le géant américain, pas question pour autant de freiner ses importations des 41 organismes génétiquement modifiés autorisés à la mise sur le marché. Une affaire trop juteuse puisque, s'agissant du seul soja transgénique riche en protéines végétales, il s'en déverse chaque année plus de 40 millions de tonnes à travers l'Union européenne.

*

Devinette : que signifie une « empreinte écologique de l'humanité » estimée, en 2007, à 2,7 hectares par habitant, alors que la biocapacité disponible est de 1,8 hectare par habitant ? Réponse : une mobilisation de « davantage de services issus de la nature que celle-ci est capable de régénérer ». Soit un épuisement de diverses ressources renouvelables cependant que « des quantités grandissantes de CO₂ ne pouvant être séquestrées par la biosphère vont s'accumuler dans l'atmosphère ».

Difficile d'être plus synthétique qu'Aurélien Boutaud, auteur d'un très intéressant article publié dans *Sobriété volontaire – en quête de nouveaux modes de vie*. D'où la pertinence des conclusions avancées par Dominique Bourg et Philippe Roch, les directeurs de l'ouvrage, insistant sur ce fait que les clés du changement ne se trouvent pas dans la technique mais à la fois dans des « régulations nouvelles et renforcées et du côté de l'émergence de valeurs au rebours de l'individualisme et du matérialisme extrême ».

Nous devons chercher à infléchir nos comportements collectifs, ceux qui engagent les sociétés en tant que telles et même l'humanité comme espèce. Autant en effet les animaux humains que nous sommes sont individuellement capables d'inventivité et d'intelligence dans des situations de proximité, voire en petit

nombre, autant se comportent-ils collectivement de façon aveugle, se montrant incapables de surmonter les sempiternels réflexes de la compétitivité étroite, de la violence, de l'étroitesse de vue. Il n'y a aucune différence, à cette échelle, entre des bandes rivales d'un quartier, des hommes ou femmes politiques, des gestionnaires de *hedge funds*, des entreprises concurrentes, ou des chercheurs rivalisant pour l'obtention du Nobel.

*

« Chercher à infléchir nos comportements collectifs » ? La chose passe par l'éducation ; mais non pas en fonction de modèles standards dont la jeunesse est supposée avoir besoin (comme dans ces films américains où le gamin quête en son père un possible modèle). À un moment de son dialogue avec Adorno – un entretien qui couvre les années soixante –, Helmut Becker déclare :

Il y a quelques années, dans une conférence intitulée *En route vers de nouveaux modèles*, Georg Picht a non seulement – à juste titre – mis en question toute cette « idéologie des modèles », mais il a aussi clairement démontré que, de nos jours, l'éducation ne peut plus être dispensée en vue de modèles figés. C'est ici que s'annonce un tournant décisif dans la pédagogie moderne. Je dirais que, de nos jours, l'éducation doit plutôt équiper en vue d'un comportement dans le monde que transmettre un quelconque modèle prédéterminé. Car déjà la transformation de la réalité sociale qui s'accélère sans cesse exige, de la part de l'individu, des aptitudes qu'on pourrait qualifier de capacité d'être souple et d'avoir un comportement tant responsable que critique.

*

Exemple de stratégie douteuse promue, en Suisse, par le gros de la classe politique adepte du court terme : l'encouragement des naissances (allocations à la clef) ; LE moyen, selon elle, de renflouer une assurance vieillesse que menace l'accroissement de l'espérance de vie. Cela dans le contexte d'une surpopulation planétaire proprement monstrueuse (7,2 milliards d'habitants en 2013 ; 8,1 milliards en 2025).

*

Fauvette des jardins! Encore, pour identifier cette créature au chant étourdissant, reine de la dissimulation dans le feuillage du tilleul, des jours de patience n'auront pu suffire.

Merci à l'ami Jean-François dont le passage me vaut d'à présent disposer de Cui-cui! base de données permettant d'écouter le chant de plus de 100 oiseaux. Un clic sur un nom: une image apparaît, agrémentée du chant correspondant et d'un bref commentaire.

Bien entendu: pas question de découvrir en *live*, par un moyen comparatif exigeant moult tâtonnements, l'invité mystérieux que la manœuvre ferait fuir. Pensez: un aigle royal, une buse variable ou un milan dans les parages! Aussi m'a-t-il d'abord fallu enregistrer le passereau, puis m'enfermer dans mon bureau – Cui-cui! au poing.

Quant à transcrire son chant... S'agissant du Pinson des arbres, Eva et moi nous en tirons assez bien: quatre *twit* rapides, un glissando de *tru*, puis deux *twit* bien marqués. Mais la fauvette des jardins et sa cascade de sons débridés...

Heureusement, le *Guide des chants d'oiseaux d'Europe occidentale* reste à portée de la main. On y peut lire: «Longue suite de phrases finement gazouillées, séparées par de brèves coupures.» Et dans *Les Passereaux d'Europe*, Paul Géroudet de préciser: «La longueur des phrases, leur sonorité riche et sans éclats, la tonalité plutôt basse, le timbre un peu roulé, et non flûté, l'écoulement régulier, le plan uniforme où se maintiennent les productions, voilà ce qui caractérise le chant de la Fauvette des jardins.»

*

Tandis qu'au moyen de Cui-cui! je m'initie aux charmes de la Grive musicienne, au nord de la Grèce, dans la région de Chalcidique, la population locale poursuit son mouvement d'opposition aux visées d'Eldorado Gold Corporation, spécialiste mondial de l'extraction de l'or. Enjeu du bras de fer impliquant manifestations et opérations commandos contre les installations de la multinationale (d'où répressions et arrestations): empêcher à tout prix l'ouverture d'une mine à ciel ouvert de six cents mètres de diamètre et de deux cent vingt mètres de profondeur.

Une fois extraits les cent quarante mille onces d'or espérées, Eldorado Gold, qui annonce la création de cinq mille emplois « outre les mille deux cents qui y travaillent déjà », promet de remettre la région en état. Mais outre que l'opération ferait perdre trois fois plus d'emplois à une région connue pour être la troisième de Grèce sur le plan du tourisme, outre encore – assure un communiqué – qu'Eldorado Gold ne s'est jamais fait connaître pour avoir remis en état un seul pays où l'entreprise canadienne a travaillé, pas un mot des trente-sept mille mètres carrés de forêt primaire voués à la destruction.

Dans tout cela, pas question de minimiser la responsabilité de l'État grec. Lequel, en décembre 2003, afin de rémunérer les travailleurs laissés sans salaire par la TVX Gold, transmet les titres de propriété à Hellas Gold, entreprise après peu revendue à European Goldfields, puis à Eldorado Gold.

*

Do kamo, de Maurice Leenhardt. Ce qu'offrent à ma réflexion ses 80 premières pages traitant de l'univers mélanésien :

– le dieu Gomawe veut-il insuffler sagesse et parole au Canaque ? Ce n'est pas dans sa tête, réceptacle d'images opaques et transitoires seulement propre à déterminer la créature, qu'il va loger les viscères du rat, mais dans ses entrailles – ensemble vibratile dont l'organe principal est le cœur. Le ventre étant le siège des certitudes ;

– ignorant qu'il est le possesseur d'un corps qui se distingue du monde, le Canaque ressent qu'une même substance incurve la forme du corps humain et celle du végétal dont il n'est pas différencié. Envahi par la nature, c'est par elle seule qu'il se connaît.

– la nature ne recèle ni contradiction ni brisure, mais seulement des contrastes. Ainsi le mort et le vivant ne peuvent être opposés. Ni anéantissement, ni animé, ni inanimé, ni passé, ni avenir, mais un perpétuel actuel dans lequel s'insèrent « les formes mythiques » de la vie du Canaque.

En outre, un passage me renvoie à des milliers de kilomètres de la Mélanésie. Au Surinam, où une famille kali'na m'aura offert de partager une « levée de deuil » :

On redoute, dans les temps qui suivent le trépas, le cadavre dieu. Plus tard, le souvenir pénible du mort s'efface et celui de la personnalité du défunt s'affirme. Les dernières funérailles, qui ont lieu trois ou quatre ans après le décès, semblent consacrer ce changement. En manière de levée de deuil, la foule va danser la danse des dieux, marquant par ce geste l'allégresse que le défunt est désormais dans le séjour où il se joindra aux danses, sans fin, des dieux. Et l'ordonnateur de la fête convoque alors les gens à l'entour :

– Levez-vous tous, dit-il, venez pour la danse de nos hommes pourris, à l'odeur de graisse rance, et qui sont dans les trous de rochers et les troncs d'arbre, les dieux de la Boawe...

Une nuit d'ardeur passée en danses et chants. Quelques centaines de pieds qui frappent le sol. Autant de bras s'ingéniant – eût-on dit – à lancer le défunt le plus loin possible des vivants. Et puis, à l'aube, exténués mais riant d'aise : la compagnie de se jeter au fleuve.

*

Où donc trouverait-il à se loger, le « vide » tel que conçu et redouté par les Occidentaux au prétexte qu'ils y voient avant tout la négation du « plein » ?

Au lieu que ce dont il s'agit, c'est de permettre à l'*informulé* de s'engouffrer dans la caverne du mental. D'y circuler. D'y déloger sur son passage clameurs et ressassements. En sorte qu'expulsés, les spectres familiers puissent un moment céder la place à un état de disponibilité grâce à quoi l'*inédit* peut advenir.

*

Les ronces ? Elles aussi participent du Vivant. En revanche : bougre d'agriculteur qui, ces dernières années, néglige de prendre soin de la prairie.

Ainsi ce qui, longtemps après mon arrivée ici, continuait de s'imposer comme une étendue d'herbe somptueuse a peu à peu été colonisé par une masse d'arbrisseaux épineux.

La prolifération ! Si bien que, cet après-midi, avisant un saule en passe de disparaître sous une masse de tentacules de quatre

bons mètres de long et porteurs d'aiguillons, je me suis attaqué au problème – sérateur à l'appui.

Deux heures plus tard, débarrassé de ses ronces, il semblait jeune, frais, resplendissant ! Ce que je ressentais dans mon plaisir naïf ? C'était comme si cet arbre et moi nous étions découvert un lien de parenté.

*

Soirée *Mahābhārata* dans la version cinématographique de Peter Brook. Toute l'aventure humaine passée, présente et à venir semblait s'y retrouver. Sa vilénie. Sa démesure. Sa beauté. Sa noblesse. Tout ce qu'elle offre, sous mille masques et à travers autant de frasques répétitives. De cruauté. D'ignorance. D'abjection. De compassion et de sublime.

À suivre ses stations, au terme d'années passées sous le signe du Tao, l'envie m'a pris d'en revenir aux cosmogonies védiques. Un moment tout au moins (et pourquoi pas en parallèle ?). Aux *Hymnes spéculatifs du Veda* qui m'ont très longtemps fasciné. Aux *Upanishads* aussi. Soit à un univers que je jugeais alors autrement convaincant (parce que plus suggestif, tragique, célébratoire et solennel) que celui que m'offrait le bouddhisme. Une raison pour laquelle, il y a encore vingt ans, je ne voyais que lui et ne daignais me ressourcer qu'à sa vigueur. Qu'à sa splendeur et à son pouvoir poétique :

Le jour noir et le jour blanc tournent
sur eux-mêmes, l'espace (clair et) l'espace (sombre) –
avec leur savoir-faire.

Agni Vaiśvānara, une fois né, a refoulé
Les ténèbres par la lumière, – tel un roi...

Alors ? Reprendre le chemin de la *Bhagavad Gītā* ? Mais ne serait-ce pas là risquer d'embrouiller plus encore ma démarche ?

Comme si, en fin de compte, ce que je m'efforce d'éclairer ne participait pas d'une tâtonnante exploration au sein de la forêt obscure, foisonnante, infiniment magnétisante, qu'est le Vivant !

*

Disciple de Confucius, Zi Xia recommandait :

Chaque jour apprendre ce que l'on ignore, et chaque mois réviser ce qu'on a appris. On peut dire que c'est cela, aimer l'étude !

Désireux d'en prendre de la graine, je relis les pages de mon journal inauguré un mois plus tôt. M'y agresse sa bacchanale d'adjectifs.

À l'évidence : la leçon des lettrés chinois est loin d'avoir produit des fruits pendant convoités...

*

Avant de retrouver la *Bhagavad Gītā* : un détour par la *Mundaka Upanishad* – l'Upanishad dite des « hommes à la tête rasée ». J'y retrouve la parabole des deux oiseaux perchés sur le même arbre dans lequel est-il écrit « l'Homme s'est enfoncé ».

Deux oiseaux, compagnons unis l'un à l'autre, sont agrippés à un même arbre. L'un mange une figue savoureuse ; l'autre, sans manger, regarde intensément.

Ce à quoi, selon Jean Rivière qui la commente, la stance nous introduit ? À quelque chose d'immense. À la réalité d'une continuelle coexistence en nous de deux principes : le *Jiva* et l'*Ātman*. Le *moi* individuel qui se goberge des fruits de l'arbre de vie, cependant qu'impassible le *soi* divin est témoin des ébats de son compagnon.

Ce *yoga* ne consiste pas à ne pas agir mais à agir sans attachement aux fruits de l'acte. L'acte devient alors un sacrifice permanent, une nécessité morale et purificatrice ; la vraie connaissance de l'*Ātman* est cependant nécessaire, sinon l'action sacrificielle n'aurait pas de sens ni de direction spirituelle.

Si vivre c'est nécessairement agir (respirer, c'est déjà agir), l'homme ne saurait renoncer à l'action. Du moins, pour autant qu'il espère échapper au tourbillon des convoitises et frustrations, des plaisirs et douleurs, lui est-il accordé de renoncer

aux fruits de l'acte. De transformer ses actes en sacrifice permanent. Autrement dit – peut-être – en perpétuelle célébration.

Ai-je bien compris? Si cela est le cas, l'acte d'écrire lui-même pourrait-il relever d'une « nécessité morale et purificatrice »?

*

Au moment d'émerger de la sieste, il n'est pas rare que m'envahisse une tristesse tenace. La sensation qu'il est bien tard dans ma vie. Que cette vie est déjà sur le point de s'éteindre. Pourquoi donc cet accablement spécifique à ce type de réveil, qui ne recoupe en rien celui du matin?

Un jour le peintre et ami Jean-Claude Hesselbarth m'a dit partager cette expérience déprimante. Est-ce de dormir sur le dos (la nuit je dors sur le côté) qui me vaut cette sensation? Ou d'émerger du sommeil après seulement trois quarts d'heure?

S'il s'avérait que telle donnée (la position du corps, par exemple) génère telle « impression existentielle », alors oui: il faudrait pousser l'investigation quant à l'impact de la soma sur le « moral ». Mais comment procéder?

*

Des millions d'années de stabilité au cours desquelles mer, vent et pluie modelèrent la côte atlantique du Maine – y façonnant des plages, des dunes, des cordons littoraux. Puis, de façon aussi brusque que brève, rapporte Rachel Carson :

En un point vraisemblablement situé non loin de Long Island, la croûte flexible de la Terre céda sous le poids d'un immense glacier. Ces terres que nous appelons le Maine de l'Est et la Nouvelle-Écosse s'enfoncèrent, certaines étendues se trouvèrent même transportées à 12 000 pieds sous la terre. Toute la plaine du littoral nord sombra. Quelques hauts sommets forment maintenant des hauts-fonds. Rien n'émerge plus de la mer, si ce n'est, çà et là, un pic haut et solitaire, telle l'île de Monhegan.

*

Transporté en laboratoire, lis-je, un bigorneau rugueux n'en va pas moins se comporter pendant des mois comme s'il continuait à subir l'avance et le retrait de la mer sur son rivage natal.

Songé à ces oiseaux qui, le temps de la migration revenu, adoptant telle position par rapport au soleil, aux astres ou au champ magnétique terrestre, agitent leurs ailes dans leur cage aussi longtemps que dure le vol auquel ils sont alors supposés s'adonner.

Et dire que l'on hésite encore à faire appel à la notion de « mémoire animale »...

*

La *Bhagavad Gītā*, je sais. Mais d'abord : quelques notes à propos de *L'Avenir de la vie*, du biologiste Edward O. Wilson ; plaidoyer qui – humour aidant – s'ouvre sur un joyeux éloge du microscopique. D'écosystèmes microbiens capables d'évoluer à une profondeur confinant à trois kilomètres et qui, parce qu'indépendants de la vie en surface (en ce qu'ils tirent leur énergie de composés chimiques inorganiques), seraient amenés à survivre au désastre écologique auquel travaillent les humains. Et mieux encore : à générer, au terme d'un milliard d'années, « sous l'action de l'évolution, des formes nouvelles capables de coloniser la surface de la Terre et de reconstituer le monde photosynthétique d'avant la catastrophe ».

De quoi glorifier ces garantes de la vie ? Une attente d'un milliard d'années semblant quand même démesurée, il importe de se poser LA question essentielle : avant donc que la Terre ait perdu sa capacité à se régénérer, comment passer à une « culture de la permanence » susceptible d'épargner une biosphère dont dépendent les hommes ? Comment éviter l'accroissement de désastres tels que la destruction des espèces animales ou le défrichement d'une forêt mondiale dont la moitié des trente-quatre millions de km² qui demeurent des cinquante millions recensés en 1950 se trouve sévèrement dégradée ? Comment œuvrer contre la multiplication de catastrophes liées à l'eau telles qu'en cumule actuellement la Chine :

La Chine possède en tout 50 000 kilomètres de grands fleuves. Selon l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture (FAO)

des Nations Unies, 80 % de ces 50 000 kilomètres sont désormais dépourvus de poissons. Le fleuve Jaune est mort sur la majeure partie de son cours, et tellement pollué par le chrome, le cadmium et autres produits toxiques rejetés par les raffineries de pétrole, les usines de papeterie et les installations chimiques qu'il est impropre à la consommation humaine et à l'irrigation. Les maladies générées par la pollution bactérienne et les rejets toxiques sont épidémiques.

Une « éthique globale des sols » : telle paraît à Wilson l'ultime chance de l'humanité. Voilà pourquoi science et technologie doivent désormais être liées « à la prévoyance et au courage moral ». Encore – et c'est là le credo de l'auteur –, pour parvenir à élaborer des solutions prenant en compte l'appauvrissement du capital naturel (terres arables, nappes phréatiques, forêts, pêcheries, pétrole), s'agit-il de commencer par dépasser les guerres sans merci auxquelles se livrent partisans de « l'homme d'abord » et environnementalistes.

Rien n'arrêtera le rouleau compresseur du capitalisme technologique. Sa progression se trouve accélérée par les milliards de pauvres gens des pays en développement impatients de l'intégrer pour partager la richesse matérielle des nations industrialisées. On peut cependant infléchir sa direction en mettant en place une éthique environnementale fondée sur le consensus et le long terme. Le choix est clair : soit le capitalisme broiera ce qui reste du monde vivant, soit il sera réorienté pour le sauver.

Convaincu que, malgré d'amples différences de vues, le problème aujourd'hui porte bien moins sur les raisons de la conservation que sur les moyens de la réaliser, Wilson expose la stratégie élaborée au cours des dernières décennies par scientifiques et professionnels de la conservation. Leurs recommandations :

- sauver les points chauds du globe, ceux qui abritent les plus fortes concentrations d'espèces inexistantes ailleurs ;
- conserver en l'état des forêts vierges restantes (Amazonie, block congolais d'Afrique centrale, Nouvelle-Guinée, continuum de forêts à conifères tempérées du Canada et de l'Alaska, continuum de forêts à conifères tempérées de Russie, de Finlande et de Scandinavie) ;

- cesser en tous lieux l’abattage d’arbres séculaires;
- surveiller les lacs et les bassins fluviaux de la planète;
- accorder aux points chauds marins de la planète « la même priorité que celle dévolue à leurs homologues terrestres »;
- achever la cartographie de la biodiversité mondiale, en sorte de pouvoir affiner et optimiser les efforts de conservation;
- s’assurer que tout l’éventail des écosystèmes du monde se trouve inclus dans la stratégie globale de conservation;
- rendre la conservation localement rentable;
- utiliser plus efficacement la biodiversité pour qu’elle bénéficie à l’ensemble de l’économie mondiale;
- encourager la planification démographique;
- initier des projets de restauration afin d’accroître la part de la Terre assignée à la nature;
- accroître la capacité des zoos et des jardins botaniques à élever des espèces en danger.

*

Attente du crépuscule. Assis dans la prairie, à contempler, en contre-haut, le puissant rideau d’arbres ouvrant sur la réserve de Péquinsin.

Ce que m’offrit cette forêt, puis la forêt en général, après qu’il y a neuf ans je décidais de ne plus la *franchir* comme on le fait d’une zone intermédiaire ou étrangère, mais de m’y *offrir* pleinement?

Un formidable allègement. De me surprendre à désirer celle qui, il y a peu, manquait rarement de m’inquiéter. De me réjouir lors de chaque immersion. De me languir quand, trop longtemps, je m’en trouve séparé. D’y éprouver, à peine franchie la frontière du sous-bois, une *volupté* couplée à une heureuse sensation de familiarité... quand bien même toute forêt demeure en partie un mystère. Mais un mystère moins inquiétant à mesure que les peurs rescapées de l’enfance y trouvent moins à s’exacerber.

Par cette grâce donc : un apprivoisement des ombres intimes.

Bien sûr, s’agissant de la Suisse, s’égarer dans l’un ou l’autre vestige végétal que les hommes tolèrent en matière de forêt semble bien improbable. De plus n’y rôdent ni ours ni autres grands mammifères peuplant la Sibérie, le Québec-Labrador,

l'Oregon ou la Colombie-Britannique. Toutefois, l'on sait que les terreurs qui se tapissent en nous exigent peu pour s'embraser...

Progresser au cœur du sous-bois. S'efforcer de n'en pas perturber les simultanés. Se réjouir de sa richesse. Observer et louer ce qu'il offre chaque fois de nouveau. Délaisser le sentier. S'asseoir ou s'allonger. Expirer. Écouter. Observer. Humer. Ressentir. Ne rien faire. «Vagabonder» les yeux fermés, diraient les amis du Tao.

*

Si ta volonté dit oui et ton corps dit non,

proclame une publicité vantant telle pommade. Le peu d'estime que nous portons au corps! Le peu de sagesse aussi que nous lui accordons. Et la fonction d'avertisseur que nous lui dénions...

No limit, donc! Quand je veux, où je veux. Dès lors: en route vers le mur – infarctus ou *burn-out*!

*

Ce que, l'autre jour, je hasardais à propos d'un *vide* susceptible de s'opposer au harassant déferlement des clameurs et ressassements intimes perçus comme autant de «pensées».

Dans son introduction à *La Sainte Upanishad de la Bhagavad Gītā*, Jean M. Rivière aborde le phénomène de manière autrement substantielle. À commencer par le fonctionnement du mental (*manas* en sanskrit) envisagé, non pas comme un «instrument propre à la génération de la connaissance», mais comme l'organe qui, en nous, recueille les impressions sensorielles et les traduit en vibrations subtiles... Jusqu'à modifier «la conscience existant déjà».

La nature du *manas* est d'errer; il est impermanent, transitoire, et la concentration sur une pensée, sur une onde de vibrations, fait disparaître toutes les autres; c'est une des lois essentielles du mental.

Ainsi, que la conscience – ici conçue comme le reflet du soi – frappe le mental, va y surgir une notion du *moi*. Du *je*.

Un sens de l'*ego*. Autant de concepts erronés d'une individualité permanente, puisque reflets de la conscience immuable.

Pour parer à ces illusions, le yoga de la *Bhagavad Gītā* offre une technique de libération «dont l'essentiel consiste en un travail profond et permanent sur le JE, reflet changeant et impermanent, présence déformée et grossière du SOI dans ses enveloppes». Alors seulement, est-il écrit, il est possible d'accéder à une équanimité mentale capable de dominer la continuelle alternance des joies et des douleurs, des désirs et des peurs – qui toutes proviennent du mental.

Seulement, soyons honnêtes : est-ce à la *domination* du mental que mon propos visait ? Une fois de plus : gare aux excès de radicalité ! D'autant qu'en dépit des fourvoiements que cause le quotidien bombardement des vibrations génératrices de «pensées» il reste beaucoup à savourer dans ce jeu d'alternances...

Voilà pourquoi parvenir à calmer la machine mentale – ou, mieux encore, à pratiquer des «changements de régime d'activité» (J. F. Billeter) susceptibles de permettre à l'esprit d'accéder à certaine ouverture («lois du Ciel») – me semble déjà beaucoup.

*

Là où finit la mer, suite – ode aux milliards de créatures peuplant chaque littoral jusqu'à en faire une zone d'une richesse, d'une sophistication et d'une variété inégalées. Ce soir, j'y découvre :

– qu'on ne sait en vertu de quoi, un gastéropode comme la patelle peut, à marée haute, errer une heure ou deux loin du refuge rocheux sur lequel il s'est établi, puis retrouver son «domicile» et s'y fixer jusqu'à la marée suivante ;

– qu'en un temps inférieur à l'intervalle séparant marées basse et haute, les millions d'œufs fécondés que libère une moule au cours d'un frai se muent en une «petite boule de cellules, qui se propulse dans l'eau par des poils brillants, ou cils» ;

– que les moules-cheval, adeptes des prairies mousseuses, composent des «locatifs» servant d'abris à une vaste communauté de jeunes animaux en pleine croissance ; lesquels peuvent donc survivre sur des rochers balayés par les lames.

Aux derniers étages: ophiures et vers-écaille. Plus bas: les étoiles. Sous les étoiles: les oursins. Sous les oursins: les concombres; – que, fût-ce dans une mare miniature, de minuscules polypiers dotés d'un diamètre égal à un fil et de tentacules fins comme des fils de la vierge trouvent à s'y sustenter d'une fine brume de particules microscopique composée de daphnies, copépodes et vers.

*

Les envoûtements de Rachel Carson, s'agissant de retracer l'épopée de ce qui deviendra un grain de sable parmi des millions d'autres grains échoués sur une plage. La patiente désagrégation des roches, d'abord, mère d'une infinité de sédiments. Le long voyage des minéraux que drainent les glissements de terrain, les pluies, ou ces rivières qui les charrient parfois très loin et parfois les rejettent sur des rives où ils patienteront longtemps. Un bon millier d'années peut-être. Jusqu'à ce que, d'une façon ou d'une autre – vent, pluie, gelée aidant – ils atteignent la mer.

Une fois dans l'eau salée, elles subiront un nouvel arrangement, un nouveau triage et un nouveau mode de transport. Les petits minéraux légers, comme des parcelles de mica, seront emportés aussitôt; les plus lourds comme les sables noirs d'ilménite et de rutil, saisis par la violence des lames de tempête, seront envoyés sur la partie supérieure de la plage.

De la sorte, mêlés – grains de quartz, de basalte, de rutil, d'ilménite, de glauconie et d'autres minéraux auxquels s'ajoutent ceux issus de plantes aux tissus durcis par le calcaire, de fragments de coquilles de créatures marines ou de débris d'algues corallines – ils s'échoueront sur telle plage du monde. Plus ou moins ronds, selon qu'ils aient été déplacés par le vent ou par l'eau, susceptibles de livrer des indices relatifs au climat des premiers âges, désormais protégés de l'usure grâce à la pellicule d'eau que chacun d'entre eux retient en vertu de l'attraction capillaire.

Autant de mondes minuscules où, entre les lasses de haute et de basse mer, vivent, nagent, se nourrissent, respirent,

se reproduisent et meurent des animaux et des plantes unicellulaires inconcevablement petits. Tels la crevette fantôme, le crabe pois, l'arénicole ou la donace. Des créatures donc qui, sous la surface de la plage, trouvent protection contre les prédateurs venus de la mer ou d'en haut. D'où le fait qu'arpentant telles plaines de sable, Rachel Carson ait éprouvé la sensation de piétiner ce qui ressemblait fort à des « toits minces d'une ville souterraine ».

*

De pages en notations s'esquisse un monde où tout se tient et se répond. Que longtemps tu auras sillonné les yeux scellés, requis par les trépignements d'un *moi* problématique et encombrant.

S'opèrent alors de ces recoupements faisant que des observations jugées « hétéroclites » commencent à composer une mosaïque que tu *ressens* intensément, sans pour autant en deviner le motif central. La mosaïque de ta vie, assurément; mais également – par-delà toi, tes singularités et tes fictions – celle commune au Vivant.

Voilà pourquoi tu erres en quête d'indices susceptibles de les faire émerger de la brume, ces ponts et passerelles. Pourquoi aussi tu multiplies lectures et rencontres. Lorsque, parfois, il suffirait de laisser s'assembler en toi ce qui ne demande qu'à s'assembler.

*

Après le loup, l'ours brun, le cormoran et autres « indésirables »: le harle bièvre, familier des rivières. Malgré la protection dont jouit en Suisse ce piscivore, l'infortuné attise chaque année fureur et coups de feu émanant de pêcheurs ne sachant voir en lui qu'un importun. Qu'un concurrent ou un « nuisible ».

Faut-il donc que la Terre s'appauvrisse, rompe son équilibre et finisse par dysfonctionner sous prétexte que le Dieu des chrétiens en aurait – prétend-on – fait cadeau aux seuls hommes?

*

Sans doute trouveras-tu toujours quelqu'un pour te dire (ou penser) que tu es «formidable». Seulement, le «formidable» en toi, loin de t'appartenir, de t'être propre, ne point qu'aux rares moments où tu t'exposes à ce qui n'est pas toi. Où tu parviens à t'affranchir de tes macérations et stratégies comptables. C'est à ces moments-là que – oui – le «formidable» peut choisir de faire irruption. En sorte que, parfois, tu parviens à le refléter.

Aussi départis-toi de toi autant qu'il est possible.

*

Do kamo. Faute de pouvoir se distinguer d'une nature au sein de laquelle certaine «identité de substance» lui paraît agréger la roche, la plante et le corps humain dans un même flux de vie, l'homme mélanésien (confie Leenhardt en 1947) tend à ignorer son rôle dans la transmission de la vie. Sa présence auprès des femmes? À ses yeux, elle renforce seulement – de manière toute psychique – un processus faisant qu'une épouse est en état de recevoir les germes de l'enfant «lorsqu'elle traverse un *neo*», ce lieu sacré de la brousse où abondent des gênes mythiques qui la pénètrent à son insu.

À propos de la perception du temps chez les Mélanésiens, je relève plusieurs faits interrogeant l'Occidental en moi :

– les Canaques auraient beau n'attribuer aucun nom spécifique aux divers moments du temps solaire (fait qui les prive de pouvoir ramener les divisions du temps à une mesure), ils n'en observent pas moins attentivement les évolutions de la lune ;
– cet *almanach* permanent pourvoyeur de signaux attestant que le temps est venu de construire des cases, de cueillir les fruits, de débrousser, de récolter les semences, d'aller pêcher ou d'éviter la mer ;

– ce rôle de *déclencheur* que joue la lune (et les étoiles, de par la régularité de leur retour et de leur position), plantes, fleurs, animaux, nuages et trous noirs dans le firmament en sont eux aussi investis ;

– fixe-t-il à dans vingt jours la date d'une festivité? Le Canaque insère dans l'avenir une succession de quatre unités

de temps indivisibles, de cinq jours chacune ; autant de « blocs » correspondant à un rituel inauguré avec un sacrifice et qui finit sur une danse. Que la pluie s'en mêle, obligeant à reporter d'un jour une station du rituel, le bloc perturbé se déroulera sur six jours sans pour autant que le suivant soit raccourci. Ainsi, même une opération temporelle effectuée sans réelle mesure ni calcul trouve sa traduction dans un plan spatial ;

– entreprendre le récit d'un texte fondateur s'avère problématique dès lors qu'il s'agit de mettre en rapport un moi dépourvu de toute fixité et l'action à décrire. Faute donc de pouvoir s'exécuter en laissant son esprit là où il se trouve (soit devant son auditoire), le narrateur doit se transporter

en son langage, au lieu même où se déroule le récit. Il se place au centre, là-bas, au loin. Et dès lors toutes les directions qu'il formule au cours de son histoire vont partir de lui, ou converger vers lui, sans que rien soit contradictoire par rapport à la place fictive qu'il va occuper. De là son refus de raconter lorsqu'il a oublié des noms de la topographie des lieux du récit ; il ne situe plus les données par rapport au centre, il ne sait plus quels adverbes de direction il doit employer, et s'il convient de dire, par exemple, en amont, ou en aval, en deçà ou au-delà, etc. Il se sent inexact, il est réellement perdu dans l'aire géographique du récit, il ne peut se transporter, ni transporter *a fortiori* ses auditeurs, dans l'espace où se meut sa légende, et la légende n'existe plus pour lui. Le moindre récit d'une légende exige donc une vraie gymnastique d'esprit.

Pourrait-il lire ces lignes, le bécasseau variable, le tadorne de Belon ou tout autre oiseau migrateur compatirait assurément au trouble du narrateur...

*

Trombes. Déluge. Il fallait voir les masses d'eaux brunies bondir au fil de la Broye. Charrier et rudoyer – sous forme de pièces détachées – une forêt de branches, de troncs et de moignons. Entendre rugir cette cavalerie jetée à l'assaut de Lucens. Et puis, à un moment, tandis qu'Eva et moi progressions le long de la rivière, une odeur émanant de la vase soulevée par les flots en crue m'a ramené aux jours anciens passés chez les

Innus du Québec-Labrador. À nos séances de pagayage le long de l'Ashuapmushuan, aux fins de relever nos pièges à castor.

La nostalgie qui en a résulté! Le désir d'à nouveau me porter vers celles et ceux qui, il y a vingt ans, acceptaient de m'accueillir sur leurs réserves et le peu de terres que l'État canadien ne leur avait pas volées.

Bien sûr, ce n'était pas la première fois que l'appel se faisait sentir. Mais d'ainsi me remémorer l'année passée à travers les vestiges d'un territoire ancestral jadis grand comme la France; de repenser à ces temps âpres mais bénis puisque écoulés dans la proximité d'un peuple sans malice, ingénieux, chaleureux et volontiers porté au rire (traits propres à rendre plus poignante encore la condition de ces pupilles de l'État fiduciaire); de sentir à quel point ceux-là que je pensais servir avaient illuminé ma vie, il s'est fait un éclair. Si bien que, la ferme regagnée, je décidais d'aller les retrouver.

Un appel à Sept-Îles, sur la Basse-Côte-Nord. Quelques e-mails. Le soir même, j'achetais un aller-retour Genève-Québec. Ne restait qu'à louer une voiture. Qu'à esquisser le plan de mon séjour entre les réserves d'Ekuanitshit, de Mashteuiatsh et de Shefferville-Matimekosh.

Qui j'allais retrouver? Qui n'y trouverais-je pas ou plus?
C'était égal. Il convenait seulement de se lancer.

*

Cinq ans après la parution en France des *Guerres du climat*, la revue *Science* estime à son tour que le changement climatique d'origine anthropique menace d'augmenter considérablement les conflits à travers la planète Terre. Une conclusion, toutefois, précise *Le Monde* du 4 août, contestée par divers sceptiques – dont Daniel Compagnon, professeur à l'Institut d'études politiques de Bordeaux :

Il n'y a pas de lien démontré entre les facteurs environnementaux, en particulier climatiques, et les conflits, même si ces facteurs peuvent jouer un rôle aggravant.

On eût voulu qu'avant de se prononcer ce Daniel Compagnon prenne la peine de lire Harald Welzer, ou tel d'entre les

auteurs cités dans sa vaste bibliographie. Combien de temps encore s'appliquera-t-on à finasser pour mieux dénier ce qui crève les yeux?

Pendant ce temps, en Thaïlande, le groupe Global Chemical en est à sa troisième méga-fuite de pétrole. Cette fois, ce sont cinquante mille litres de brut qui viennent d'atteindre l'île de Ko Samet. Sur quoi la compagnie assure avoir fait sur-le-champ le nécessaire – déclaration s'avérant très exagérée et visant, semble-t-il, à surtout rassurer les très nombreux touristes. Quant aux impacts à long terme sur coraux et poissons...

*

Vaisseau sacré, le monde
Ne souffre qu'on s'en serve
Ne souffre qu'on le prenne
Qui s'en sert le détruit
Qui s'en saisit le perd

Du moins est-ce là ce que proclame Lao Tseu dans *La Voie et sa vertu*; autrement dit: dans le *Tao te king*. Hélas, ce ne sont pas seulement ceux qui pillent la Terre qui vont la perdre, mais nous tous... qui risquons d'en périr.

*

D'entre mes *lutins intérieurs* prompts à se disputer la suprématie, il est rare que «le superstitieux» se fasse longtemps oublier. À preuve: les regards mi-fascinés et mi-craintifs qu'il jette, ces temps, à la statuette éwé nouvellement acquise. Sans doute est-ce d'avoir lu que, conçus dans un but rituel (donc investis de fonctions précises), certains artefacts africains pouvaient – fut-ce des années après avoir été utilisés – rester «chargés» de pouvoirs. Y compris de pouvoirs maléfiques pour qui cédait à leur attrait esthétique...

Seulement voilà: est-ce à la seule esthétique que je dois l'acquisition du petit homme noir agenouillé, visage fervent, yeux clos, et qui présente entre ses mains tenues à hauteur de poitrine une tête aux yeux eux aussi clos?

Que cette figuration ait jadis répondu à une fonction rituelle, les marques d'aspersion blanchâtre qu'elle porte sur la tête, les épaules et les bras en partie désagrégés où se remarquent aussi des résidus de peinture bleue m'incitent à le croire. Dans quel dessein propitiatoire? Reste qu'à peine l'avais-je remarquée parmi des dizaines d'autres qu'elle se *fichait* en moi.

Ce qu'avait à me signifier ce couple de visages – l'un rayonnant, spirituellement surinvesti, l'autre défait, à l'image de celui d'un défunt? Ce que je sais, c'est que son magnétisme m'avait sur-le-champ inspiré un *effet de recentrement*. Ou plus précisément, davantage encore que ce qu'il diffusait d'apparente sérénité: une sensation de *turbulence cérémonielle*. Au total, oui: parce qu'il laissait librement se confronter en lui l'extatique et l'inerte, la ferveur et l'abandon, l'activité et le repos, la vie et la mort, le plein et le vide, ce biface-là n'était pas seulement saisissant. *Il fécondait!* De sorte que, bientôt, la statuette ghanéenne avait pris le chemin de la Rochette, y retrouvant d'autre «présences chargées»: plume de geai, coquillage, pierre trouvée dans le lit du Ienisseï. Ou ce fragment de marbre subtilisé au théâtre Dionysos, à Athènes; haut lieu où, autrefois, les habitants de la cité accouraient, avides d'éprouver le «vertige divin» que dispensait Sophocle – premier auteur à avoir su ouvrir à la splendeur de la vie (fût-elle aussi tragique) le jeune esseulé que je fus.

*

Difficile de prendre au sérieux les déclarations du président chinois Xi Jinping à l'occasion de l'ouverture de la Conférence annuelle 2013 de l'Eco Forum Global de Guiyang. «Construire une belle Chine.» «Bâtir une civilisation écologique pour une meilleure planète.» Pas de quoi provoquer l'euphorie, venant d'un État qui, depuis un bon quart de siècle, mixant capitalisme et marxisme-léninisme, s'entête dans sa course à la croissance économique au mépris des pires conséquences environnementales et humaines.

«Les temps changent», clament les hommes au pouvoir. Mais ces hommes-là, qui discourent volontiers, décident-ils pour de bon? Depuis un an que je me livre à la lecture quotidienne – suivie d'une minutieuse compilation – de la page

« Planète » du *Monde*, je vois la Chine cumuler protestations, répressions et catastrophes liées à une absence éhontée de nuances en termes d'exploitation. Quelques exemples entre bien d'autres qui auront ponctué cette première moitié d'année 2013 ?

Ici, un homme encourt jusqu'à cinq ans de prison pour avoir relayé la colère de milliers de villageois de l'île de Hainan scandalisés par l'abattage de mangroves et de palmiers d'une espèce rare aux fins de promouvoir un tourisme de luxe. Là, sous la pression de la rue (d'où heurts entre forces de l'ordre et milliers de manifestants), les autorités de la métropole industrielle de Ningbo suspendent le projet d'expansion d'une usine pétrochimique dévolue à la production du très cancérigène paraxylène. Fruit d'une politique d'urbanisation massive censée attirer l'industrie dans des régions peu habitées, des métropoles émergent au mépris de l'environnement et des populations locales. Après Lanzhou, capitale du Gansu, au tour de Baidaoping, ce nouveau monstre, d'émerger ; lui est conçu pour s'étendre sur 25 km² et abriter 500 000 personnes. La chose exige-t-elle l'éradication de 700 sommets montagneux ? 100 000 mètres cubes de terres s'y trouvent-ils déplacés chaque jour ? Et les vents de sable ? Et l'impact sur la végétation et la santé publique ? Et l'érosion des sols ? Et la pression sur les ressources en eau ? « Les gestionnaires de Lanzhou n'ont pas le temps d'y penser – ou si peu », conclut Brice Pedroletti.

Ceci encore. Au mois de mars et en l'espace de dix jours, les riverains du Huangpu, fleuve arrosant Shanghai, ont vu flotter 9 500 cadavres de cochons en putréfaction. Enquête menée, il s'agit d'animaux le plus souvent morts du circovirus porcin ou de diarrhées et que, la nuit venue, les paysans ont balancé à l'eau. (Jusqu'en 2012, les porcs victimes de circovirus étaient rachetés par une mafia locale et revendus sur les marchés de la région – d'où passablement de condamnations à perpétuité !)

Avril. Au Sichuan, cinq ans après la secousse de magnitude 6,6 qui fit 87 000 morts, un nouveau séisme y relance la question de la politique de construction massive de retenues hydroélectriques. La fermeture d'un barrage jugé trop proche des montagnes de Longmen dont une faille est présentée comme la cause du nouveau tremblement de terre est donc ordonnée.

Vraiment, on n'en finirait pas de citer pareille suite d'agresions tant à l'encontre des populations humaines ou animales que de la Terre. Je compte du reste y revenir après le dîner.

*

Retour donc à la Chine ; à sa manière de se jouer de l'environnement. Ici encore, je serai sélectif ; toutefois il importe d'insister sur la sorte de « film » qui, mine de rien, à travers la seule lecture qu'un quotidien, se déroule presque sous nos yeux. Film d'horreur, assurément, quoique instructif relativement à ce qui – fût-ce ici et là à une moindre échelle – advient un peu partout en matière de surexploitation des ressources naturelles.

Ainsi, près de Kunming, capitale d'un Yunnan appelé à devenir la « plaque tournante du commerce et du transport vers l'Asie du Sud-Est », deux manifestations viennent d'éclater à propos de la future raffinerie d'Anning – un projet qui a entraîné la destruction de sept villages et le transfert vers des préfabriqués de 3 000 habitants. Les gens des environs se sont en effet rendu compte qu'au complexe pétrochimique initialement prévu on avait (discrètement) adjoint un projet de production du très nocif paraxylène – bête noire des citadins chinois et cause de grandes mobilisations antérieures.

En juin, après une période de suspension, les projets de barrages sur la Nu Jiang – seul fleuve chinois encore libre de harnachement hydroélectrique – sont redevenus à l'ordre du jour. À la clé : le déplacement de près de 60 000 personnes et l'engloutissement d'un pan de la vallée, de même que des relais du commerce local. Le géologue Sun Wenpeng affirme : « Aucun pays au monde ne construit des barrages sur une faille sismique dans une vallée en V, où le dénivelé maximal atteint 3 000 mètres, avec des pentes extrêmement raides et des risques sismiques très élevés. » Son confrère Xu Daoyi précise que deux séismes récents ont eu lieu à proximité : l'un en Birmanie et un autre à Yingjiang, à l'ouest de la Nu, dans le Yunnan.

Un mois plus tard, des rejets d'engrais dus à l'agriculture locale ont eu pour résultat de faire proliférer dans la station balnéaire de Qingdao des milliers de tonnes d'algues vertes.

Un fléau pour l'industrie touristique. Les autorités tentent de calmer le jeu: aucun danger pour les baigneurs! Pendant ce temps, dans la province du Guangxi, les eaux de la rivière Hejiang accusent un taux de cadmium atteignant jusqu'à 5,6 fois le seuil admis. D'où fermeture de 112 mines illégales «dont les rejets en métaux lourds auraient été transférés dans la rivière au cours de violentes pluies».

J'arrête ici mais, on le voit: quel meilleur aperçu d'un désastre amorcé? Je compte d'ailleurs le faire suivre par d'autres, touchant à des réalités aussi criantes – et inquiétantes – que le gaz de schiste, les OGM ou les perturbateurs endocriniens. Car telle est la vertu d'une compilation systématique des articles dévolus à l'environnement: en restituant une *continuité* là où, fatalement, la lecture quotidienne du journal nous promène d'un domaine à l'autre (faisant au passage s'estomper les nouvelles des jours, semaines et mois passés), la démarche permet de voir se préciser un scénario en vérité affreusement mobilisant.

*

Au mois d'octobre ou de novembre, dans le Pacifique Sud, les chatoiements de la pleine lune sur la roche coralliaire produisent un bien curieux effet sur les vers palolos. Parce qu'ils s'extraient alors de leurs galeries à reculons, leurs extrémités postérieures peuvent s'engager dans une série de contorsions jusqu'à ce que leurs corps se brisent, provoquant leur dédoublement. Après quoi, tandis qu'une partie de ce corps regagne sa galerie pour y reprendre son existence de «timide grignoteur nocturne», l'autre se prend à dériver parmi un immense essaim de vers réunis pour frayer. Rachel Carson:

Pendant les dernières heures nocturnes le nombre de vers augmente rapidement; à l'aube, la mer qui recouvre le récif en est littéralement couverte. Aux premiers rayons du soleil, les vers stimulés par la lumière se mettent à se tordre et à se contracter violemment, les parois minces de leurs corps éclatent et spermes et œufs se répandent dans la mer. Les vers vides nagent parfois quelque temps, proies des poissons assemblés pour cette fête; bientôt, tout ce qui reste a sombré et péri. À la surface de la mer,

les œufs fécondés flottent en dérivant sur une assez vaste étendue d'eau profonde de plusieurs pieds. À l'intérieur de ces œufs des modifications rapides prennent place. Les cellules se divisent, les structures se différencient. Le soir du même jour, les œufs ont donné naissance à de petites larves qui nagent par mouvements spiroïdaux. Pendant trois jours environ, les larves restent en surface, puis elles vont s'enfouir dans les récifs au-dessous d'elles jusqu'à l'année suivante où elles répéteront le rite de leurs parents.

Fabuleuse stratégie propre à tenir son rôle dans le concert du Vivant; y contracter des partenariats; y engendrer de nouvelles légions et y assurer la survie d'espèces dépendant d'infimes habitants des rivages.

Qui sait pourtant jusqu'à quel seuil survivront ces vers palolos et autres habitants des côtes et barrières de corail qu'agressent au quotidien: drague, chaluts, pêche à la dynamite ou au cyanure, filets dérivants, essence de bateaux, déversement de déchets et de pesticides, développement d'infrastructures pour tourisme de masse, commerce illégal de coraux et plongeurs négligents. Que menace également, à mesure que se réchauffe la planète, une hausse du niveau de la mer à proportion de l'eau générée par la fonte de la calotte arctique.

Une fois les unicellulaires détruits, les polypes ne pourront plus survivre. Déserté par la vie, le corail n'aura qu'à s'effriter, sombrer, se laisser entraîner au gré des courants sous-marins. Or qui sait jusqu'où conduira la ruine d'un écosystème que l'on sait essentiel à la survie de sept cents millions de personnes?

*

Devant la ferme, une brebis broute paisiblement tandis que le bélier, mal assuré sur ses pattes arrière, entend lui faire tâter d'une dague qu'il a aussi longue et fine que sont énormes ses testicules. Lente esquivée de la convoitée qui n'en cesse pas pour autant de brouter, contraignant *l'enivré* à reprendre sa manœuvre d'approche. Ainsi, trois fois de suite. Finalement, Madame se couchant pour mettre fin aux assauts de Monsieur, Roméo s'en va humer le postérieur des autres dames de son harem, dans l'espoir qu'un fumet lui signale qu'il pourrait « avoir le ticket ».

*

Un mois de retard, mais pour finir, au terme d'un printemps calamiteux, l'althea nous fait don de deux fleurs mauves sur lit vert capiteux. *Allegrìa!*

Autre sujet d'émerveillement: la délicate «momie» d'à peine cinq centimètres de long qu'Eva découvre arrimée au coffrage de bois abritant une pompe. Enquête menée, il s'agit là de la dépouille larvaire qu'une jeune libellule aura abandonnée après avoir – au stade encore embryonnaire – dit adieu à la vie aquatique, puis longtemps patienté sur ce plan vertical.

Songé au périple hasardeux guettant ce type d'insecte odonate descendant d'une ère permienne vieille de deux cent quarante-cinq millions d'années. Car tout d'abord: comment échapper aux «terreurs de la mare»? On a beau traquer larves de moustiques et de notonectes ou maints animalcules, on n'en demeure pas moins à la merci des larves de dytique, des poissons, mais aussi des oiseaux (tel le héron cendré). Advient ensuite le passage à l'air libre. L'exposition aux caprices de la nature. Puis l'attente fastidieuse du moment où l'on pourra s'extraire de son squelette externe.

Cette manœuvre accomplie, commence une nouvelle attente – le temps que le corps se développe. Que les ailes se défroissent et durcissent. Enfin, insecte parfait, la libellule se lance à l'aventure... quitte à finir dans la gueule d'une grenouille. D'une sterne pierregarin. D'un guépier d'Europe. Voire bien sûr de Tounia!

Quelques semaines encore à voler. Bon vent donc à la demoiselle qui vient de nous laisser son «exuvie» orfévrée (tête, pattes et abdomen), au point qu'on pourrait croire à un moulage en bronze.

*

Ce que d'abord j'avais imaginé comme une visite à mes chers compagnons du Québec-Labrador. Deux semaines avant mon départ, je sens que le voyage va virer à l'enquête. Car enfin, depuis vingt ans: qu'ont pu devenir réserves et territoires de chasse? Quelle ambiance règne au sein des communautés?

Les divisions y perdurent-elles? Quels progrès accomplis dans la gestion des différents services? Quelles stratégies en place pour offrir des emplois à celles et ceux que l'État fédéral canadien s'entête encore à traiter comme des « pupilles de la nation »?

En outre: où donc en sont les négociations territoriales? À quels nouveaux projets d'exploitation les leaders politiques doivent-ils faire face? Et cætera. Et cætera.

Jour après jour, l'appétit croît. Et le désir de savoir.

*

Po Chu Yi. Autre lettré chinois à avoir peu goûté aux honneurs. Complot, défaveur, exil, déréliction: tel, surtout, fut son lot. D'où les plaintes qui traversent son œuvre. Sa compassion, à côtoyer ceux qui endurent. Et d'où l'apprentissage du détachement. D'un bonheur simple conquis sur l'infortune, l'humiliation, le froid, la faim. De la désinvolture aussi. voire quelquefois: de cette félicité que rend possible l'amitié:

Le matin est chaud, nous préférons la véranda au sud
le crépuscule est froid, nous rentrons dans la salle de derrière
le soir, une ou deux coupes de vin
la nuit, trois ou quatre parties d'échecs
les cendres froides recouvrent le feu étouffé
à l'aube la flamme semble figée sur le reste de la bougie
si tu ne dédaignes pas cet homme démuné et solitaire,
de temps à autre reviens passer la nuit avec moi.

Des faits, rien d'autre. Le reste – soit ce qui se dégage de poignant? Au lecteur de le ressentir.

On est là loin de mon orgie de qualificatifs! Simplifier mon style? Seulement: est-il pensable d'aller au plus simple sans purger son esprit?

Un lent travail sur l'expression qui pourrait rendre envisageable une métamorphose chez qui s'y livre?

À titre d'exercice, songé à rédiger des textes brefs, inspirés par les peintures de Shitao. Traduire ce qui seul *est*.

*

Nuit à la belle étoile, dans le hamac. Jusqu'à ce que, lassé d'être la cible des moustiques, je regagne la ferme vers trois heures du matin. L'*Anti-Brumm naturel*, censé décourager les insatiables? Piètres prouesses...

Tout de même: la joie de m'être un moment abîmé au sein de la Voie lactée, à sonder l'ordre de l'Univers. Un ordre, c'est vrai, en partie effrayant de par sa démesure soulignant mon insignifiance.

Et que dire de l'attente des étoiles filantes! De leur surgissement mi-somptueux mi-dramatique? D'en voir une première fulgurer m'est revenu le vœu secret que je faisais du temps que mon Aimée était encore de ce monde. Ce vœu que, de nouveau, je me suis surpris à murmurer: «Avec toi jusqu'au bout!» avant de me reprendre – réalisant que, «jusqu'au bout», il en irait fatalement ainsi et que, de plus, il était bon que, touchant au domaine du vœu, ma pensée s'attache à ma nouvelle compagne.

Nulle volonté ici. Ni amertume. Ni résignation. Mais le geste de qui choisit de veiller sur un être vivant.

Plus tard, j'ai resongé à la chatte rousse qui, pour sa dernière nuit sur Terre, m'avait rejoint dans le hamac (elle si craintive), s'était lovée contre moi et endormie à la lueur du feu. Réveillée, elle avait pris le chemin de la forêt – mais lentement, très lentement, non sans s'être à deux reprises retournée – pour n'en plus revenir.

Sans doute, cette nuit-là, pressentant sa fin, elle était venue quérir un peu de la chaleur nécessaire pour affronter la mort...

*

De tout ce jour – victoire! – pas une ligne. Du coup, j'ai pris le temps de me couper les cheveux dans la prairie. Ensuite? Une visite aux argousiers, avant de rallier la rivière – heureux d'y retrouver, outre l'allée de bouleaux qu'ébouriffait le vent, ma vieille amie la chienne. Un berger australien dont les yeux, toujours plus, payant leur tribut au grand âge, se voilent d'une taie blanchâtre.

En prime: une lumière merveilleuse, deux poignées de cerises grappillées au passage et le spectacle de trois faucons crécerelles affairés sur un champ fraîchement sarclé.

De retour à la ferme, j'ai fait la sieste. Après quoi, guide à l'appui, je me suis efforcé d'identifier une fleur blanche dotée de cinq pétales, photographiée au pied d'une haie longeant la Broye. Échec. D'où mon e-mail à Ruth et Onorio, deux as des plantes sauvages.

Pour finir, j'ai achevé – étreint – la lecture du *Mahâbhârata* tel que Jean-Claude Carrière l'avait adapté pour la scène. Un tour de force fondé sur un poème quinze fois long comme la Bible et ayant exigé des années d'un travail collectif.

Rien de poignant comme l'épopée des origines donnant à ressentir, sous ses aspects mythiques et fabuleux circonscrits à des temps anciens, l'histoire de l'humanité – arène dans laquelle la soif de pouvoir tire du plus petit rien prétexte à ruiner l'éphémère équilibre des sociétés. Jusqu'à leur destruction totale, s'il le faut. Aveuglement, ambition, cupidité, haine, mauvaise foi, félonie, délires meurtriers : rien qui soit trop violent pour ravir la suprématie. La ravir ou périr ! Et là, au cœur d'exploits sanglants, répétitifs *ad nauseam* : la compassion. Le sacrifice. La piété. L'abnégation. La douleur pour le monde.

Au terme du carnage qui vient d'opposer les Kaurava à leurs cousins les Pandava, anéanti par le trépas de ses cent fils et de milliers de ses sujets, Dhritarashtra, le roi aveugle et faible, s'adresse à Bhishma, fils de Ganga et de Santanu – l'ancêtre qui ne saurait mourir que de son plein gré. Comment donc échapper à la sauvagerie du monde ? Bhishma de lui répondre :

Un homme s'avance dans une forêt obscure et peuplée de bêtes féroces. La forêt est entourée par un immense filet. L'homme est touché par la peur, il court pour échapper aux fauves, il tombe dans un puits noir. Par un prodige il reste accroché à des herbes, à des racines enchevêtrées. Il sent le souffle chaud d'un énorme serpent qui ouvre sa gueule au fond du puits, il va tomber dans cette gueule, au bord du trou un éléphant gigantesque va l'écraser, des souris blanches et noires grignotent les racines auxquelles l'homme est pendu, des abeilles dangereuses volent au-dessus du trou... Alors l'homme tend le doigt, doucement, avec précaution, il tend le doigt pour recueillir les gouttes de miel. Menacé par tant de dangers, au bord de tant de morts, il ne connaît pas l'indifférence, le goût du miel l'anime encore.

*

Plus tôt dans le poème, tandis que les frères Pandava et leur épouse Draupadi endurent douze ans d'exil dans la forêt, une voix échappée d'un lac somme l'un d'eux de fournir une réponse à ses questions – pour peu qu'il souhaite boire sans périr empoisonné. À la question: « Qu'est-ce que la folie? », Yudishstira répond: « Un chemin oublié. » C'est ce chemin-là qui m'obsède; que certains d'entre nous n'ont pas tout à fait oublié.

*

Si je néglige Shitao? Nullement. Ce matin, j'ai sorti un album de ses œuvres, prêt à me mettre à l'école de la sobriété. Pour ce faire, songeant qu'il était avant tout question d'un exercice de simplicité – et non d'un concours d'éloquence! –, plutôt que de choisir telle ou telle planche, j'ai décidé d'ouvrir le volume au hasard, puis de noter ce que je remarquais. Après quoi, il me serait possible d'organiser mes notes en sorte de suggérer l'impression dominante. Au final, voici à quoi j'en suis venu:

Entre deux éperons rocheux d'inégales hauteurs:
un vallon saturé. Ramures. Feuilles. Herbes folles.
S'y égare un chemin sinueux.
Au premier plan: un abri de fortune.
Tout au fond: l'esquisse d'un toit.

Or là, sertie dans la végétation: une maisonnette.
À l'étage, accoudé à l'unique fenêtre:
un personnage de profil.
L'absorbe la contemplation du ciel opaque.

*

Entre les pages d'un livre d'Yves Coppens (*Le Singe, l'Afrique et l'homme*), je retrouve un article d'Anne Chemin paru dans *Le Monde* du 15 décembre de l'an passé. Deux passages s'y trouvaient soulignés. L'un dans lequel Frans de Waal dit avoir déclenché l'hilarité de ses chimpanzés en se déguisant en

léopard; l'autre reproduisant un propos de Christelle Hano, chef-soigneur adjoint au Jardin des plantes, à propos de Solok – vieux mâle orang-outan qu'un jour elle trouva pelotonné au bord de sa cage, «le visage caché dans les mains, agité de spasmes, comme s'il sanglotait».

De l'autre côté de la vitre, une femme pleurait: c'était la soigneuse qui s'était occupée de lui au zoo de Leipzig. Il ne l'avait pas vue depuis dix ans.

*

Ce qu'en dépit de la saison, roulant vers Moudon, je prends – grisé – pour une floraison de coquelicots en bordure de la route: une enfilade d'isolateurs pour clôture électrique, d'un rouge vif oranger!

*

M'est revenu un rêve datant de quarante ans, auquel je dois d'avoir réalisé que le temps pouvait être autre chose que mon pire ennemi.

Dans une pièce faiblement éclairée, je décidais de mettre fin à mes jours. Le temps d'avaler des comprimés, je découvrais qu'en fait je tenais à la vie. Mais impossible de vomir les maudites pilules. «Trop tard!» m'écriais-je. Et je me réveillais en implorant.

Sur la somme des rêves et cauchemars que j'ai pu faire au cours de ma vie, il ne s'en trouve presque aucun qui me soit demeuré en mémoire avec autant d'intensité. Cet autre, cependant! La scène se déroulait dans mon ancienne librairie-galerie des escaliers du Marché. Dans la pénombre de l'arrière-boutique, Monique et moi conversions tendrement quand une lueur bleutée se prit à irradier, précédant l'arrivée du Christ! L'ivresse, au réveil, à sentir bénie notre union.

*

Depuis quelques matins, les chants d'oiseaux ont cessé de nous tirer du sommeil. Le vide! À peine si quelques froissements

d'ailes attestent que la gent ailée n'a pas pour de bon déserté les lieux – indices qu'accompagnent de brefs *twic-twic* lancés par des mésanges fusant à qui mieux mieux d'un arbre à l'autre.

Rouges-queues et merles? Ce sera pour plus tard. Les martinets? Possible qu'ils soient déjà en route pour l'Afrique subsaharienne.

Lot de consolation: la pipistrelle d'hier soir papillonnant au-dessus de nos têtes, en quête de moustiques et moucheron, cependant qu'allongés dans la prairie Eva et moi quêtions l'apparition de la première étoile.

*

La Sagesse des anciens de Knudtson et Suzuki. Quel crédit accorder à un essai porteur d'un titre à ce point discutable? Songé à la vitesse avec laquelle, pendant l'âge de pierre, ayant franchi le détroit de Behring alors couvert de glace, les chasseurs sibériens eurent raison de l'essentiel des grands mammifères du continent américain: mammoths, mastodontes, chameaux, chevaux, paresseux terrestres géants, etc. C'est dire l'absence de sagacité et de parcimonie qui animait ces Anciens en matière de chasse...

En un millénaire, c'en était fait d'une faune surabondante mais inaccoutumée à fuir la présence du prédateur nouveau venu.

Ce fait a beau trouver des détracteurs au sein des paléontologues (optant alors pour l'incidence d'un très hypothétique changement de climat et d'environnement à la fin de l'ère glaciaire), il n'empêche pas Jared Diamond de persister, citant à la rescousse Paul Martin – premier d'entre les scientifiques à avoir qualifié de « guerre éclair » la chasse intensive menée par les hommes de la « culture de Clovis ».

Second exemple du très peu de parcimonie dont firent preuve d'autres Anciens – bien plus proche de nous, celui-ci, puisque étant advenu entre le XIV^e et le XVI^e siècle de notre ère: l'extinction du moa, de l'aigle géant de Haas et d'autres animaux due aux chasses intensives que leur livrèrent, sitôt débarquées sur l'archipel de Nouvelle-Zélande, les populations polynésiennes qu'on connaîtrait plus tard sous le nom de « Māoris ».

Rien d'étonnant donc à ce que Diamond rejoigne les conclusions que tire Edward O. Wilson à propos de ce qu'il nomme la « sinistre archéologie des espèces disparues » :

- De l'autre côté de la vitre.
- L'Éden occupé était un abattoir.
- Le paradis trouvé est un paradis perdu.

L'homme s'est jusqu'ici comporté comme un tueur plannétaire, préoccupé uniquement de sa propre survie à court terme.

Alors? Sagesse des Anciens? Bien entendu, je me dois de relever que pas une fois, au cours de mes séjours au Québec-Labrador ou en Amazonie, je n'ai vu quiconque négliger la consigne de parcimonie émise par les Anciens. Nul garçon ou jeune fille qui, en forêt, au moment de renouveler le tapis de sapin qu'on dispose sous la tente afin de s'isoler du froid et de l'humidité, n'ait pris soin de récolter les rameaux sur plusieurs arbres, afin de ne rien risquer de compromettre. Nul chasseur que j'aie surpris à s'adonner à un massacre de caribous cependant qu'une partie de la harde de la rivière George galopait à travers la réserve de Matimekosh. Nul Kali'na adulte que je n'aie vu refréner d'éventuelles ardeurs juvéniles. D'où ma tendance à penser qu'à défaut d'avoir été des *sages* depuis les origines, ayant fait l'expérience de la précarité (voire de famines susceptibles de décimer plusieurs d'entre les leurs), bien des peuples dépendants de ce que leur procure l'environnement auront su se forger cette « sagesse » que d'aucuns semblent leur envier.

*

Lausanne. Au rez-de-chaussée d'un immeuble, une fenêtre grande ouverte me permet d'assister à une scène que j'interprète comme une « action de grâce ». D'où mon émoi. Une femme élève un plat à bout de bras. Cependant, à mieux observer la scène, je réalise que, loin de louer Dieu pour le don de ce jour, la ménagère tient juste à s'assurer que le fond de son gâteau est bien cuit...

*

Monsieur que préoccupe la destinée de la planète : la horde de liserons, ronciers et autres parasites qui, depuis ce printemps, s'ébattent et croissent dans le bosquet de derrière la ferme ; que comptez-vous en faire ?

Deux heures durant, couteau et sécateur au poing, je me suis affairé dans cette jungle – taïaut ! Après quoi, soufflant, suant, je me suis jeté sous la douche. Restait à m'assurer qu'aucune tique n'avait élu domicile dans un recoin de ma personne.

*

En Mélanésie, là où la présence coloniale a fait perdre à ses autochtones le lien intime qui autrefois les rattachait au milieu naturel, la population s'en remet à une personne chargée d'observer la nature et de leur rappeler – au moyen du rituel – le temps propice aux cultures. À lui d'entretenir des massifs miniatures préfigurant les champs, véritables calendriers en actes.

Autre constatation rapportée par Maurice Leenhardt, l'auteur de *Do kamo* précédemment évoqué : l'individu mélanésien ne valant que par son groupe familial, son clan, et par la place qu'il y occupe, il lui importe que le groupe soit pris en charge par un personnage susceptible de s'en détacher et d'en dominer l'ordonnance pratique. Le personnage en question est d'autant plus incontesté et bien-aimé qu'il est l'aîné de la branche aînée des groupes familiaux du clan. Il incarne donc « l'actualisation vivante de ce groupe invisible des aînés défunts ». Soit l'*orokau*, « grand fils et frère » qu'aucun signe extérieur ne distingue des autres pour la simple raison que tous le reconnaissent comme tel.

Seulement... La somme des apprentissages qu'implique la chefferie ! La maîtrise de l'éloquence qu'il s'agit coûte que coûte d'acquérir. L'incontournable mémorisation des formules anciennes aptes à exprimer « la légende, les contrats, les images affectives, évoquant deuils et victoires en tout clan ». En lui,

grand frère aîné, en lui, issu d'un arbre, poteau central – disons, colonne du clan, – sont enfermés le mythe, la tradition, les alliances, les vertus du clan.

*

La Sagesse des anciens, premier coup de sonde. S'agissant des impacts environnementaux provoqués par une technologie sans cesse plus performante, David Suzuki sait de quoi il parle. Alors? Qu'est-ce qui, dans les quarante premières pages d'un essai s'attachant à relever les points de convergence entre «sagesse naturelle native» et pensée du «scientifique sage», m'inspire méfiance et réticence?

Un sentiment d'idéalisation abusive. D'aseptisation des peuples premiers et de la relation que ceux-ci entretiennent avec la nature. Une impression d'autant plus forte que les auteurs négligent allègrement d'y intégrer les bonnes raisons faisant qu'à évoluer dans un état de constante dépendance à l'endroit du milieu naturel, la pratique de la parcimonie finit par vous devenir incontournable.

«Révérence», «relations harmonieuses», «maintien de l'équilibre», «dialogue continu»... Pourquoi pas, après tout? Reste qu'à nous priver de ce qui *contraignit* les hommes à exhorter ce type d'attitude à l'endroit de l'environnement (la terreur que tout manque de respect puisse provoquer, de la part du Maître du monde animal ou végétal, famine et mort), on s'en tient au stéréotype de l'Indien sage, noble et laconique. On fabrique un modèle d'indigène «naturellement vertueux» propre à décourager tout rapprochement avec l'esprit des peuples cités en exemple.

Si ces peuples ont quelque chose à nous apprendre, c'est pour avoir été – bien avant nous – confrontés à des périls majeurs (allant des fruits de leur imprévoyance aux effets du colonialisme). Pour s'être vus – bien avant nous – contraints de tirer de ces crises des leçons de préservation. Dès lors, prenant à notre tour conscience de ce qui risque fort de compromettre notre environnement et jusqu'à notre survie, nous est-il offert de mieux prêter l'oreille à ces nations qui, loin d'être nées «vertueuses», affrontèrent des dangers mortels.

Au point, une fois encore, d'en devenir parcimonieux.

L'urgence comme moteur essentiel d'un changement de paradigme. Décapé de toute *sublimité*, le raccourci nous rend plus accessible à ce que nous admirons chez les aborigènes: reconnaissance d'une parenté entre toutes formes de vie;

conception d'une Terre comme système vivant; intelligence à l'œuvre dans les règnes animal et végétal; maintien de l'équilibre au sein du monde naturel, etc.

*

Le Monde, 15 août. Le neurologue Bernard Croisile y écrit douter qu'Internet puisse présenter un quelconque danger pour notre capacité de mémorisation – la mémoire, selon lui, ne se dépréciant pas au fil des technologies. Et d'affirmer: « Les livres n'ont pas fait perdre la mémoire, Internet non plus! » Un genre d'assurance qui m'interroge. Je songe à la mémoire phénoménale des rhapsodes analphabètes. Celle des aborigènes d'Australie dévidant – dans l'ignorance de toute écriture – leurs *song lines* grâce à quoi ils traversent sans jamais s'égarer les immenses déserts intérieurs de leur continent. Celle des bardes touvas, capables de chanter deux nuits durant leurs épopées. Celle encore des Tutsi qu'évoque Paul del Perugia dans *Les Derniers Rois mages*:

Dans une civilisation où toute écriture demeurerait habilement remplacée par la mémoire, ils représentaient le savoir. Les mages connaissaient par cœur, et sans manquer un seul mot, les codes fondamentaux. Leur science juridique s'appuyait sur des « bibliothèques vivantes » que formait un corps d'historiens capables, eux aussi, de réciter imperturbablement les chroniques et annales de trente rois du Ruanda. Doctrine, jurisprudence, histoire ne dormaient pas dans la poussière atone des grimoires. Elles palpitaient près du Roi, sans cesse enrichies, dans une conscience collective.

Que de telles performances puissent advenir à l'ère d'Internet, j'en doute, inclinant à penser que seule l'absence de tout support écrit peut stimuler un aussi prodigieux travail de mémorisation.

*

Initiation à la botanique selon l'approche d'Émile-Arthur Brucker rendue publique en 1912. Premières constatations:
– ma bouche constitue mes racines et mes poumons mes feuilles;

– croquer une carotte, c’est pirater la racine principale (gorgée de calories, protéines, glucides, lipides et fibres alimentaires) que la plante a accumulée pour son usage et celle d’une possible descendance à paraître au printemps suivant.

*

Shitao. D’une seconde image choisie au hasard :

Tel que perçu par la grenouille : géant dodu, exubérant,
Fleurs et feuilles suavement déployées :
Il exulte en sa mare, le lotus – ce dévoreur d’espace
raflant la vedette aux monts environnants.

*

Ce matin, en termes de reculades dans la lutte contre le changement climatique, l’éditorial du *Monde* annonce que :

– faute des 2,7 milliards d’euros promis il y a six ans par un fonds de compensation international, le président équatorien renonce à sanctuariser les réserves pétrolières du parc national Yasuni. Un geste qui condamne ce territoire de dix mille kilomètres carrés promettant de fournir huit cent cinquante millions de barils d’or noir. Et tant pis pour les quatre cents millions de tonnes de CO₂ qui iront rejoindre l’atmosphère ;

– confronté à des difficultés économiques, le gouvernement néo-zélandais dit ne plus pouvoir envisager, d’ici à 2020, une diminution de 10 à 20 % de ses émissions de gaz à effet de serre ;

– en Grande-Bretagne, soucieux de doper l’économie et les sondages, le Premier ministre pousse à l’exploitation du gaz de schiste, une énergie qu’on sait être hautement carbonée, battant ainsi en brèche l’adoption (en 2007) d’une loi engageant la nation à réduire de 80 % – d’ici à 2050 – ses émissions de gaz carbonique.

À croire qu’en dépit des études environnementales et des signaux d’alarme, notre planète reste vouée à demeurer une actrice de second plan ; à céder la vedette au sieur Réalités économiques ! Du moins est-ce l’opinion des spadassins du court terme et autres tueurs à gages (politiciens ou non) avant

tout soucieux – au nom du « bien public » ! – de maintenir ou relever avoirs et cote de popularité.

En sommes-nous revenus à la manière de voir de l'*Émile*, niaiserie sexiste laissant à l'homme les coudées franches pour gérer les affaires du monde ? Sauf qu'ici, dans le rôle de la femme – ce cœur compatissant mais faible dont la mission est de donner, protéger et embellir la vie – on flanquerait... l'Écologiste !

L'environnementalisme comme apanage des âmes sensibles, soucieuses d'apporter un *petit plus* tandis que les « pros » s'affairent à la mine.

Et quoi encore ? ! Pas question de se laisser mener vers notre extinction !

*

Avec Aldo Leopold, retour à l'homme tel qu'il se trouve être en vérité : un « compagnon voyageur des autres espèces dans l'odyssée de l'évolution ». Et tel que, prestement, sous peine de désastre, il lui faut redevenir.

Une éthique de la terre fait passer l'Homo sapiens du rôle de conquérant de la communauté-terre à celui de membre et citoyen parmi d'autres de cette communauté. Elle implique le respect des autres membres et aussi le respect de la communauté en tant que telle. Au cours de l'histoire humaine, nous avons appris (je l'espère) que le rôle du conquérant contient en lui-même sa propre défaite.

En prime, toujours dans *Almanach d'un comté des sables*, cet avertissement qui, depuis 1949, a peu vieilli :

Le statut de la pensée, concernant ces maladies de la terre, se reflète dans le caractère encore très partiel des traitements que nous leur opposons. Quand un sol perd de sa fertilité, nous l'arrosions d'engrais. Au mieux, nous modifions la faune domestique et la flore cultivée sans songer que sa faune et sa flore naturelles, qui constituèrent ce sol à l'origine, peuvent être tout aussi importantes à sa conservation. Par exemple, on a découvert récemment qu'une bonne récolte de tabac dépend, pour une raison qu'on ignore, de ce que le sol ait été auparavant « préparé » par la présence

d'ambrosie sauvage. Il ne nous vient pas à l'idée que des chaînes de dépendance aussi surprenantes puissent être largement répandues dans la nature.

*

Selon Rémy Chauvin, lorsqu'il s'agit de commenter les performances animales (mémorisation de l'apprentissage, capacités manipulatoires, résolution de problèmes divers, etc.), nous gagnerions à nous passer de concepts aussi litigieux et peu nécessaires que sont l'*instinct* et l'*intelligence* – catégories après tout « établies par les philosophes grecs pour leurs commodités personnelles ». Cela précisé, *L'Éthologie, histoire naturelle des mœurs* m'accorde de m'initier aux soins qu'apporte le Léipoa ocellé d'Australie à la construction de l'authentique incubateur en quoi va consister son nid.

Le moment de la ponte approchant, l'oiseau qui vit au sol et dont la taille équivaut à celle d'une poule creuse la terre. Après quoi, il y fourre toutes sortes de matières végétales humides dont la fermentation est susceptible de produire de la chaleur. S'y superpose alors de la terre ou du sable, matériaux « qui d'une part emmagasineront la chaleur solaire et de l'autre empêcheront la chaleur de la fermentation de se dissiper ». Cela fait, à diverses heures du jour, y ayant déposé ses œufs, *Leipoa ocellata* plonge bec et tête dans l'amas afin d'en estimer la température. Que celle-ci soit trop élevée, l'« oiseau thermomètre » creuse le sable avant le lever du soleil et le projette en l'air, en sorte qu'il refroidisse, puis il reconstitue le monticule. Qu'elle soit insuffisante, il étale au soleil le sable du sommet du monticule pour ne refaire son tas qu'une fois ce sable réchauffé.

[H. J.] Frith a d'ailleurs construit lui-même un incubateur pour apprécier l'effet de la construction sur la régulation thermique et il y fut même aidé par un *Leipoa* qui chaque jour venait constater les progrès du travail de l'homme et le modifiait à sa façon !

*

De la Lune, on sait depuis longtemps que sa force gravitationnelle, alliée à celle du Soleil, fait s'accroître le niveau

des masses océaniques. On sait encore que, montante, elle favorise la levée de la sève pour peu après, dans sa phase « gibbeuse », s'aviser – j'en répons! – d'exacerber les nerfs et de faire du sommeil le théâtre de spectacles grandioses. Mais encore ?

À propos des effets supposés de cet astre ami des Mélanésiens en ce qu'il leur rappelle que le temps est venu des semis, du débroussage, de la maturité des fruits, de la récolte, de la pêche, Aline Apostolska, journaliste, écrivain et directrice littéraire canadienne écrit :

La soumission absolue des peuples primitifs à la toute-puissance lunaire instaurait une véritable matrilinearité. Les femmes étant, selon eux, fécondées par les rayons de la lune, bon nombre de rites de procréation s'accomplissaient à la pleine lune.

Les femmes s'allongeaient sous les rayons, les jambes ouvertes pour permettre à ceux-ci de les pénétrer, les hommes n'ayant, pensait-on, que le rôle d'ouvrir le passage à la lune et d'en faciliter l'accès. Les enfants qui naissaient étaient ceux de la femme et de la lune, annulant tout impact et tout rôle paternel. C'est ainsi que, si les filles avaient dès leur naissance une place centrale dans la tribu, les fils naissaient, de fait, fils et amants, y compris de leurs mères et sœurs, leur fonction de mari étant purement productive et économique, et leur fonction paternelle inconnue.

Toutes les offrandes à la lune prennent la forme d'une série de postures destinées à présenter le plus nettement possible le sexe ouvert des femmes à la pénétration des rayons lunaires.

Peut-on à bon escient faire dériver ce rapprochement entre la Lune et la fertilité des femmes de l'existante corrélation entre les phases lunaires (29 jours) et le cycle féminin (28 jours) ?

Autre sujet à caution : sur Internet, je lis que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, de nombreuses traditions populaires affirmaient que les femmes étaient invariablement réglées à la nouvelle ou à la pleine lune. Vrai ? Faux ? Qu'il puisse, depuis lors, n'en plus aller de même, la cause (écrit la journaliste Michèle Bontemps, « conseillère en bien-être et beauté ») serait à rechercher dans le fait qu'à présent régies par un mode d'existence n'ayant plus rien de naturel les femmes échapperaient aux influences des astres.

*

Ce soir, de me décider à classer une liasse d'anciennes coupures de presse remisées dans une section de ma boîte « Planète » m'a valu un fameux coup de sang à propos d'un article dont j'avais totalement oublié l'existence. Il faut dire qu'à l'époque de sa parution j'ignorais que sous peu j'allais me décider à reprendre la route du Québec-Labrador. Or à quatre jours du départ, la trouvaille revêtait tout son prix.

Publié dans *Le Monde* du 3 janvier dernier, « Les autochtones du Canada s'unissent pour défendre leurs droits ancestraux » faisait écho à une levée de boucliers amérindienne provoquée par le projet de loi « C-45 » ; un projet inspiré par la politique ultralibérale du Premier ministre Stephen Harper, adopté par la Chambre des communes, soumis au Sénat et dont le but était de supprimer la protection (en vigueur depuis 1882!) de milliers de lacs et de cours d'eau navigables dont beaucoup passent à l'intérieur des territoires amérindiens. Connaissant l'intérêt tout obsessionnel qu'Ottawa porte à l'édification de nouveaux barrages hydroélectriques, on devine que la mesure n'avait rien d'anodin. En outre, sur diverses parties du territoire, elle entendait favoriser « de futurs développements économiques, dont des projets de pipeline à partir des sables bitumineux de l'Alberta ». Cela, bien sûr, au détriment des Premières Nations.

Ce n'était pas tout. Car si, jusqu'alors, aucun Conseil de bande autochtone n'était autorisé à céder des terres de sa réserve sans l'approbation de la majorité de ses électeurs, il allait désormais lui suffire d'obtenir le feu vert d'une « assemblée ad hoc ». Or parce que, dans ses rapports avec les Amérindiens et leurs réserves dont il demeure (scandaleusement) le fiduciaire, le gouvernement fédéral du Canada s'est surtout illustré par une politique du « diviser pour mieux régner », on pouvait craindre les pires manipulations débouchant sur une privatisation des « territoires réservés ».

Initiée par Theresa Spence, chef de la réserve des Cris d'Attawapiskat, la protestation avait vite mobilisé l'ensemble des Premières nations du Canada et entraîné l'occupation de diverses voies ferrées. D'où immobilisation de trains reliant Toronto, Ottawa et Montréal.

Le déroulement des choses? Alertée par l'existence du projet «C-45», bien décidée à lui opposer une grève de la faim, Theresa Spence, mère de cinq enfants, avait, le 11 décembre 2012, érigé son tipi («dans la neige et le froid») à proximité du parlement d'Ottawa. Sur-le-champ, elle s'était vue rejointe par de nombreux membres du mouvement de contestation *Idle No More* fondé dix jours auparavant par quatre Amérindiennes: Nina Wilson, Sylvia McAdam, Jessica Gordon et Sheelah McLean. Un fait cent pour cent féminin sans toutefois constituer une «première» puisqu'en 1988, au Labrador, sous l'impulsion de Tshaukuesh, Maniaten, Manimat Hurley et Lyla Andrew, les Innues de Sheshatshit avaient investi le tarmac de la base militaire de Goose Bay en sorte d'empêcher le décollage des bombardiers.

Quant à savoir, huit mois plus tard, ce qu'il est advenu de ce mouvement civique... Tout juste ai-je appris de Radio-Canada que le 24 janvier dernier Theresa Spence avait mis fin à sa grève de quarante-quatre jours moyennant un engagement signé entre le Nouveau Parti démocratique, le Parti libéral et l'Assemblée des Premières Nations. Engagement à quoi?

D'ici peu, j'allais en avoir le cœur net.